Marey Monge, Guillaume
Stanislas
Expédition de Laghouat

DT
294
M36

EXPÉDITION

DE

LAGHOUAT,

Dirigée aux mois de Mai et Juin 1844,

Par le général Marey,

Commandant la subdivision de Tittery.

ALGER,

DE L'IMPRIMERIE DE A. BOURGET, RUE SAINTE, N° 1.

—

1846.

EXPÉDITION

DE

LAGHOUAT,

Dirigée aux mois de Mai et Juin 1844.

EXPÉDITION

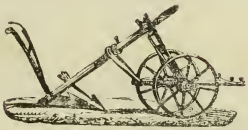
DE

LAGHOUAT,

Dirigée aux mois de Mai et Juin 1844,

PAR LE GÉNÉRAL MAREY,

COMMANDANT LA SUBDIVISION DE TITTERY.



ALGER.

IMPRIMERIE A. BOURGET, RUE SAINTE, 1.

DT
234
M36

TABLE DES MATIÈRES.

Pag.

Note des pièces, qui étaient jointes au rapport du général Marey 3

Rapport du général Marey.
- Expédition..... 5
- Observations générales sur le pays parcouru..... 17
- Description et historique des Ksars... 32
- Organisation..... 52
- Question des chameaux..... 59
- Méharis..... 62
- Résumé..... 64

Prédictions faites, il y a 130 ans, par El-Hadj-Aïssa, marabout de Laghouat..... 67

Tableau des hauteurs, depuis la mer jusqu'à Laghouat.

Tableau des renseignements topographiques du pays parcouru.

Carte du pays parcouru.

NOTE DES PIÈCES

QUI ÉTAIENT JOINTES AU RAPPORT DU GÉNÉRAL MAREY.

1° La carte au $\frac{1}{1000000}$ du pays parcouru par notre colonne, dans l'expédition du Gebel-Sahary et de Laghouat, par M. le capitaine Dumareix, adjudant-major au 35e de ligne.

2° Plans des Ksars Aïn-Madhi, Laghouat, El-Aouéta, Assafia, Tejmout, Ksir-el-Aïran, Zackar, Cheref, par le capitaine d'état-major Du Pin, chef d'état major de la colonne.

3° Vues des mêmes Ksars, par le même.

4° Deux dessins d'un Méhari, par le même.

5° Itinéraire de la colonne dans l'expédition de Laghouat, avec toutes les indications utiles concernant la route, les bivouacs et les Ksars, par le même.

6° Plan du fort de Taguine, par M. le capitaine du génie Motet, chargé des affaires arabes à Taguine, et commandant supérieur du fort.

7° Traduction de la prédiction en vers, faite il y a cent trente ans, par le marabout de Laghouat, El-Hadj-Aïssa, concernant l'arrivée des Français à Alger, Laghouat et jusqu'à l'Oued-el-Hamar, par le même.

8° Rapport concernant l'histoire naturelle du Petit et du Grand-Désert, par M. le capitaine Ratau.

9° Rapport sur l'historique, la fortification et le mode d'attaque d'Aïn-Madhi, par M. le capitaine d'artillerie Aubac, chef du service de son arme dans la colonne.

10° Rapport sur le service de l'équipage des dromadaires, par M. le commandant Carbuccia, commandant l'équipage des dromadaires.

11 Observations sur la géologie et la botanique du Petit-Désert et du Gebel-Sahary, par M. le docteur Bouduelle, chirurgien aide-major au 3e bataillon des chasseurs d'Orléans.

12° Rapport sur la mission d'Aïn-Madhi, par M. le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud qui en était le chef.

13° Drapeau de El-Hadj-Larbi, kalifa d'Ab-el-Kader, tué à Ksir-el-Aïrane, en 1843, par notre kalifa Ahmed-ben-Salem.

14° Hauteurs des points principaux, depuis la mer jusqu'à Laghouat.

EXPÉDITION.

Dans les mois de mars et avril 1844, notre colonne expéditionnaire forte de 1,500 hommes, avait traversé le petit désert et pénétré dans le Gebel Sahary jusqu'au Ksar Zackar; elle était alors à cent deux lieues au sud d'Alger, à vingt-cinq de Laghouat et à quinze du grand désert. Elle agit directement sur les Ouled-Naïl et par influence sur le pays de Laghouat. Les Ouled-Naïl se soumirent et reçurent une organisation presque complète. Les Larbas-Cheragas, qui étaient venus dans le Tell du Tittery en 1843 et avaient été organisés, envoyèrent leurs trois kaïds qui amenèrent leurs chevaux de gada et reçurent de nouveaux burnous d'investiture. Laghouat et la Confédération des Ksars envoyèrent une députation qui amena les chevaux de soumission, et dont le chef,

Yaya-ben-Salem, homme considérable, frère du chef de Laghouat, fit une proposition très-grave : il s'agissait de nommer Ahmet-ben-Salem, kalifa, pour qu'il régît au nom de la France Laghouat, les cinq Ksars voisins, les Larbas, les Aradhlias et même les Beni-Mezab. Ce projet me parut d'un haut intérêt et mériter d'être mis à exécution; j'envoyai Yaya à Alger avec mon rapport. M. le Gouverneur approuva la proposition; il fallait aller sur les lieux pour soumettre et organiser ce pays entièrement neuf. Cette mission était le but de l'opération que nous avons accomplie, et dont j'ai l'honneur de rendre un compte détaillé.

Le 12 avril, je reçus l'ordre de préparer l'expédition. Nous devions aller à cent dix-huit lieues au sud d'Alger, à quatre-vingt-seize de Médéah, à quatre-vingts de Boghar, à cinquante de Taguine, quarante jours de vivres étaient nécessaires à partir de Boghar, nous étions sur notre terrain jusqu'à Taguine; il convenait d'établir à ce dernier point un dépôt fortifié pour y laisser les vivres du retour ainsi que les éclopés; pour diminuer d'autant les embarras et les dépenses de notre convoi, ainsi que pour assurer les communications. Les troupes attendues de Blidah et de Bouffarick étaient à Médéah le 24 avril; les vivres furent transportés par des mulets de réquisition de Blidah et de Médéah à Boghar, où les chameaux de réquisition devaient les prendre. La cavalerie des tribus fut convoquée pour nous rallier de Boghar à Taguine. Je ne voulus que 140 chasseurs ou spahis et 400 cavaliers arabes, d'abord pour amoindrir le convoi, qui néanmoins fut très-grand et constitua un notable embarras, ensuite parce que nous devions agir principalement sur des Ksars et non sur des tribus. — L'emploi des chameaux était inévitable, car chaque mulet, en ne lui donnant que 3 kilos par jour, n'eût pu porter que ses rations, faisant pour quarante jours 120 kilos. — Des pluies fortes et continuelles contrarièrent beaucoup ces préparatifs, elles durèrent jusqu'à Laghouat, mais

avec cette différence d'effet, que jusqu'au Nahr-Ouassel, à deux marches au-delà de Boghar, elles étaient un grand inconvénient, et qu'ensuite elles furent très-utiles en entretenant le vert, comme aussi en substituant à la chaleur un froid, qui fut parfois très-vif.

Les troupes, prêtes le 27 avril, partirent de Médéah le 1er mai, dès que le Chéliff fut guéable; elles ne l'eurent pas plutôt traversé, le 3, que des tempêtes furieuses éclatèrent; nos vivres durent être revus plusieurs fois, une partie notable s'était avariée et dut être changée. Je fis venir en grande hâte de Médéah vingt mille rations de riz-pain. Enfin, le 10, les derniers chameaux ayant pu passer le Chéliff, nous partîmes et arrivâmes le 14 à Taguine.

Là est un reste de Ksar bâti il y a trente ans, sur une hauteur dominant les marais, et abandonné depuis, à cause de son insalubrité. Deux jours furent nécessaires pour le mettre à l'abri d'une attaque, on y établit quatre bastions, un réduit en pierres sèches, un réduit de réduit fait en caisses de biscuit et sacs d'orge; une caponnière menait à un puits creusé dans le bas. J'y laissai une ample quantité de bois coupé à trois lieues de là, cent cinquante outres pleines d'eau, des munitions, une ambulance et cent cinquante hommes en tout, sous le commandement du capitaine du génie Motet. Les Rahman, Ouled Chaïb, Bou Aïch placèrent aux environs leurs nombreux Douars. Les chevaux et mulets malades furent mis en pension chez les Bou Aïch. Deux cent cinquante-sept chameaux devenus inutiles furent licenciés. A partir de Taguine, on ne pouvait plus licencier que ceux des Ouled Naïl qui furent gardés à cet effet.

Le 17, en partant de Taguine, la colonne présentait deux mille huit cents hommes et mille sept cents animaux ainsi répartis : 1,700 soldats d'infanterie; 140 cavaliers réguliers; 2 pièces de montagne avec 80 coups chacune; 30

artilleurs avec fusils de rempart, le train, l'équipage des dromadaires, etc ; en tout, 2,100 hommes de troupe, puis 400 cavaliers du goum, 300 Arabes attachés à divers services et 1,400 bêtes de somme. Nous avions vingt-et-un jours de vivres sur les chameaux, six dans les sacs, 72,000 cartouches de réserve et 60 dans chaque giberne. Je laissai à Taguine, huit jours de vivres.

Le 18, nous entrâmes dans le Gebel-Amour, nous n'en sortîmes que le 21, en arrivant à Tejmout, où je trouvai réunis le kalifa et les chefs principaux ; Tedjini ne vint pas, mais envoya plusieurs des principaux d'Aïn-Madhi, un cheval et une lettre de soumission. Je déployai avant d'entrer au bivouac notre colonne sur les plateaux qui précèdent ; elle présentait ainsi un développement considérable, qui donna confiance aux nôtres et inspira la crainte aux émissaires qui venaient nous observer. La vue du Ksar et surtout des magnifiques et nombreux palmiers qui l'entourent excita dans toute notre troupe un vif mouvement de satisfaction.

Le 22, pendant le séjour, j'envoyai à Aïn-Madhi, M. le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud, avec douze officiers, des chasseurs, deux cents cavaliers du goum, le kalifa et les chefs des Larbas, pour examiner la ville, en lever le plan et faire un acte ostensible constatant la soumission de Tedjini. Ils furent très-bien accueillis, virent tout dans le plus grand détail et rentrèrent le même jour. M. le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud agit et parla en maître à Aïn-Madhi ; les habitants le traitèrent comme tel ; il montra beaucoup de dignité et de tact dans cette mission délicate et capitale. Le plan de la ville, le mode d'attaque furent établis par les officiers compétents. Il était probable qu'une action vigoureuse pouvait nous rendre maîtres de la place, la composition des troupes de la colonne étant excellente, mais qu'il en coûterait au moins cent-cinquante tués ou

blessés. Le kalifa étant à Aïn-Madhi, prescrivit à Tedjini de payer le lendemain 2,000 boudjous d'impôts.

Le 23, nous allâmes à Aouéta, à sept lieues sud-ouest de Tejmout et à six lieues au sud d'Aïn-Madhi. J'étais ainsi en mesure d'agir sur cette dernière ville, s'il y avait lieu; de plus j'intimidais le ksar Tégérouna et les Ouled Yacoub, qui sont insoumis. Tedjini envoya là en effets d'habillement le montant de son impôt. Je le lui renvoyai intégralement; il m'écrivit alors en termes reconnaissants et dévoués, et m'envoya six quintaux de dattes, qui m'arrivèrent à Laghouat et furent remis au goum. — Aouéta paya sa contribution. — Les Ouled Yacoub s'enfuirent à six marches à l'ouest. — La ville de Tégérouna envoya son cheval de soumission, mais sa députation arriva à Aouéta le lendemain après notre départ, et retourna sur ses pas. Tégérouna n'étant pas du cercle du kalifa; je m'étais abstenu d'écrire aux habitants.

L'affaire d'Aïn-Madhi était très-délicate et importante, ma détermination a été basée sur les considérations suivantes : Tedjini a toujours montré de l'éloignement pour exercer le pouvoir; il n'aspire qu'à jouir sûrement et paisiblement des avantages de sa position privée comme chérif très-riche, très-pieux et très-vénéré; il est très-utile au pays, parce que sa moralité et la force de sa ville font considérer comme à l'abri de toute chance de perte les nombreux dépôts qu'il reçoit, parce qu'il empêche souvent, par son influence, les guerres des tribus, parce qu'il exerce une très-noble hospitalité envers tous les voyageurs et qu'il traite même les malades dans un hôpital assez bien organisé. Le pays a confiance dans son jugement et sa sainteté; l'opinion de Tedjini est adoptée par la masse. Les populations se sont plusieurs fois sacrifiées pour lui et d'autres membres de sa famille. Pour être bien vu du pays, il fallait bien traiter Tedjini. Abd-el-Kader l'avait maltraité; Tedjini faisait valoir que c'était à cause de nous; il était politique de montrer que ce chérif, ennemi de l'émir, était

le sujet, l'ami des chrétiens. — Tedjini a une spécialité originale ; il n'a jamais voulu voir un chef étranger ; jamais il ne s'est présenté à un bey, ni à Abd-el-Kader, ni dans le Maroc, à l'empereur ou à ses agents supérieurs, ni en allant à la Mecque, aux souverains de Tunis, de Tripoli, de l'Égypte, etc. — L'opinion publique était que nous venions prendre Aïn-Madhi, Tedjini en était très-effrayé ; il était évidemment disposé à fuir, car il n'avait rien fait pour se défendre et n'avait avec lui que les 80 combattants armés de la ville ; il savait qu'il n'avait résisté à Abd-el-Kader que par l'appui d'Ahmet ben Salem. — Il se montrait tout à fait soumis au kalifa et à nous. — Dans cette position, plusieurs partis se présentaient. — Si nous allions devant Aïn-Madhi, la chance probable était que Tedjini fuirait, ce qui serait d'un très-mauvais effet ; si au lieu de fuir Tedjini fermait ses portes, un assaut ou un système d'intimidation devenait nécessaire ; cela pouvait ne pas réussir, et alors notre colonne était frappée de déconsidération dès le début ; dans le cas même du succès militaire, notre position politique dans le pays en aurait reçu une atteinte très-grave. — Se contenter de la soumission de Tedjini, manifestée par sa lettre, son cheval de gada et les paroles de ses envoyés, ne pas en obtenir une preuve éclatante aux yeux des Français et des indigènes, de plus ne pas apprécier la force d'Aïn-Madhi, semblaient un résultat incomplet. — Le terme moyen à adopter me parut celui-ci : ne pas aller de suite avec la colonne à Aïn-Madhi ; ne pas exiger la venue de Tedjini devant moi ; envoyer à Aïn-Madhi des officiers qui pussent bien reconnaître la place et qui y feraient acte d'autorité devant nos chefs indigènes ; fixer un impôt à payer immédiatement ; aller à Aouéta, qui n'éloigne pas d'Aïn-Madhi ; puis, si tous les ordres donnés à Tedjini en ce sens étaient exécutés de bonne grâce, le très-bien traiter et le délivrer de toute crainte de notre approche ; sinon, aller à Aïn-Madhi avec la connaissance parfaite de la localité.

Ce parti, fort approuvé par le kalifa, réussit complètement. Il devint évident pour tous, d'une part, que Tedjini était un sujet non-seulement soumis et obéissant, mais encore témoignant son respect, sa reconnaissance et même son dévouement à l'autorité française ; d'autre part, que nous étions pour lui des maîtres pouvant lui faire plus de mal que l'Émir, mais ne lui montrant que de la bienveillance et une très-grande considération. Tous les intérêts français et indigènes étaient ainsi satisfaits.

Le 24, nous bivouaquâmes à Recheg, sur l'Oued Mzi, qui passe à Tejmout et Laghouat. Le 25, nous étions devant ce dernier Ksar, où nous séjournâmes le 26 et le 27. Nous fûmes très-bien accueillis à Laghouat. Cinq à six cents fantassins armés vinrent au-devant de nous, tirant des coups de fusil en notre honneur ; le drapeau et la musique du kalifa m'accompagnèrent ; les principaux habitants se présentèrent ; on apporta comme difa, chaque jour, des dattes et quarante plats de couscous, qui furent remis au goum ; un marché fut établi comme à Tejmout dans le camp ; une garde de police fut installée pendant le jour dans la ville, où se rendirent successivement et par petites troupes de permissionnaires presque tous les officiers et soldats de la colonne ; on y acheta beaucoup de provisions, des étoffes, des plumes d'autruches, etc. L'organisation et le paiement de l'impôt s'effectuaient progressivement et sans obstacle. Le 28 nous fîmes la grand'halte au Ksar Assafia et bivouaquâmes à Reg, près du Ksar Ksir-el-Aïrane, à 5 lieues sud-est de Laghouat. Le 29 nous y fîmes séjour. L'accueil qu'on nous fit fut très-bon.

Dans cette marche, depuis Taguine, nous avions longé le terrain des Ouled-Naïl, et le kalifa de notre agha profitait de l'influence de notre colonne pour recueillir la zeckat de cette tribu. Nous étions alors au sud de leur territoire, à deux marches des Ksars Messad et Demmed, que je n'avais pas vus, et à une marche de Boudrine ; là étaient de beaux champs

de blé semé par une fraction des Yaya-Ben Salem qui, se tenant toujours dans le grand désert, n'avait fait de soumissions dans aucun temps, ni aux Turcs, ni à Abd-el-Kader. Nous allâmes le 30 à Boudrine ; les Ksars Messad et Demmed envoyèrent là leurs chevaux de gada. Le chef des Larbas et l'agha des Ouled Naïl répondirent de la soumission ultérieure de la tribu à qui étaient les blés et qui, en ce moment, campait encore près de Tougourt ; puis, de plus, du paiement de mille boudjous pour notre achour sur les champs, qui furent respectés.

Ayant fait une reconnaissance à une lieue et demie au sud de Boudrine, nous vîmes à deux lieues de nous l'embouchure dans le Djeddi de l'Oued-el-Heumar. Le Djeddi est la continuation du Mzi ; il coule souterrainement et ne se manifeste que par un thalweg et des arbres. L'Oued-el-Heumar vient de l'ouest ; c'est un torrent impétueux entraînant tout pendant les pluies, il est à sec immédiatement après. A l'embouchure de l'Oued-el-Heumar dans le Djeddi, se trouve une source, et à côté, sur une éminence, les ruines, que je distinguai très-bien, d'une grande ville, qui paraît d'origine romaine. Les chefs arabes me dirent qu'il y existe des inscriptions de notre écriture. El Hadj Aïssa, marabout de Laghouat, prédit, il y a 130 ans, que les Français prendraient Alger ; viendraient à Laghouat et pousseraient jusqu'à l'Oued-el-Heumar. Son descendant me récita la prédiction dont la traduction est ci-jointe. Notre arrivée dans le pays et jusqu'à Boudrine était prévue et ajouta à la considération très-grande de l'auteur de la prédiction.

Nous étions alors au terme de notre itinéraire, à cent-ving-huit lieues d'Alger et à onze au-delà de Laghouat ; jamais aucune colonne turque n'avait dépassé Laghouat, et plusieurs beys y avaient été battus ; Abd-el-Kader n'y était pas allé et le bataillon qu'il y envoya y fut détruit ; notre goum considérait avec raison notre présence aussi loin et

sans attaque, comme la preuve d'une très-grande force. Aucun intérêt ne nous appelait plus loin ; la chaleur devenait très-forte, les eaux et le vert diminuaient. Je pouvais revenir par les Ouled-Naïl, mais alors inévitablement notre camp eût causé une grande perturbation dans cette tribu, qui n'eût pas encore eu assez de confiance en nous pour ne pas fuir. Je préférai reprendre la route d'arrivée, où j'étais sûr de trouver de l'eau et généralement du bois et du vert ; de plus, j'étais prévenu depuis six jours que les Ouled-Sidi-Chikh avaient prêché la guerre-sainte, que le Maroc soutenait Abd-el-Kader avec de fortes troupes. Tedjini me confirma en ce moment ces renseignements utiles et vrais ; enfin je savais que les évènements de l'ouest avaient fait diriger sur Tiaret la colonne de M. le colonel Eynard, qui, autrement, devait agir sur le Gebel-Amour. Il me parut convenable de donner au nouveau gouvernement du kalifa un appui spécial dans cette circonstance fâcheuse pour notre influence, comme aussi de revoir et compléter ce qui avait été fait. Le 31 nous revînmes à Reg, où les mares du Mzi commençaient à se dessècher. La chaleur fut très-forte, le thermomètre marquait 40 degrés à l'ombre. Le 1er juin nous étions à Laghouat. J'y reçus une lettre de M. le général de Bar, commandant la division d'Alger, datée d'Alger le 23 mai, par laquelle il m'annonçait les préparatifs de guerre du Maroc et me mandait de hâter mon retour.

Le kalifa, qui avait détruit la garnison d'Abd-el-Kader, avait pris un canon que j'ai vu ; si les circonstances n'eussent pas été menaçantes, j'aurais pu ramener cette pièce ; mais il me parut qu'il fallait la lui laisser, non-seulement pour ne pas ajouter aux difficultés de sa position par un acte de défiance, mais encore pour lui conserver, le cas échéant, l'avantage moral et physique tenant à l'emploi de l'artillerie.

Le 2, nous étions à Tejmout ; cette marche de huit lieues, en grande partie sur le sable, fut très-pénible. Là nous terminâmes tout ce qui concernait l'administration du pays et je

donnai congé au kalifa, ainsi qu'à tous les autres chefs. Je reçus ce même jour la première lettre de M. le Gouverneur, datée de Dellys, le 23 mai, et me mandant de me rendre au plus tôt à Tiaret, par suite de la guerre du Maroc. Les jours suivants, je reçus successivement quatre copies de cette lettre.

Le 3, nous passâmes le défilé de Debdeba et celui de Kourfa. Aucun chef du Gebel-Amour n'était venu et personne ne savait ce qui s'y passerait. Je ne pénétrai dans ces montagnes qu'avec une grande réserve et en faisant reconnaître le pays très au loin par le goum ; car il était clair que si je devais être attaqué, l'endroit le plus favorable à l'ennemi était le terrain assez accidenté du Gebel-Amour, depuis l'entrée jusqu'à Macta-Sidi-Bousied ; les montagnes y présentent plusieurs longs défilés, où l'on ne peut passer que par un, et qui devaient beaucoup allonger notre colonne avec son convoi de 1,400 bêtes de somme. C'est pourquoi je poussai par une marche de 8 lieues jusqu'à l'Oued-Zierek. Le service de nuit fut fortement organisé.

Le 4, nous étions à Macta-Sidi-Bousied. Le chef du Ksar Zenina des Ouled-Naïl vint à notre camp et me dit que tout était tranquille dans ses environs. Le Ksar Sidi Bousied du Gebel-Amour n'envoya personne, quoique nous fussions contre ses blés.

Le 5, nous étions à Mkraoula en plaine et hors de toute chance difficile. Le 6, nous arrivâmes à Taguine, où chacun se considérait comme plus en sûreté qu'on ne croyait être dans la Mitidja il y a quelques années. Nous avions treize hommes à l'ambulance dont six pour maux de pied. Je trouvai la garnison de Taguine en très-bon état. Le 7, nous fîmes séjour ; la colonne d'évacuation sur Boghar fut organisée. Le 8, nous partîmes pour Tiaret, et en même temps partirent pour Boghar une centaine d'hommes et d'animaux, les effets inutiles, les chameaux déchargés et le goum du Tell. Tous les cent hommes étaient montés sur des chameaux : ils arrivèrent à

Boghar en trois jours et sans incident malgré cette marche de 30 lieues.

Le 9, nous partîmes du bivouac des Magronat et fûmes à celui de Gougila, le 10 à Zarett, et le 11 nous arrivâmes à Tiaret ; nous n'avions qu'un malade à l'ambulance; la chaleur était très-forte et se maintint telle ; il s'y joignit un autre inconvénient très-grand, celui des taons, qui sont là susceptibles de tuer les animaux. Nous parvînmes, après quelques essais, à nous en parer suffisamment. Les chevaux et mulets en souffrirent cependant ; il fallut réunir les chameaux de neuf heures à quatre heures et les entourer de feux dont la fumée chasse ces insectes.

Partis de Boghar le 10 mai, nous avions fait 170 lieues en trente-deux jours, et 80 lieues de Boudrine à Tiaret en douze jours. Nous avions eu des marches pénibles par la chaleur, les sables, la pénurie ou la mauvaise qualité des eaux. Nous n'avons cependant perdu ni un homme, ni un cheval, ni un mulet ; deux chameaux seulement périrent. Nous n'avons rien laissé en arrière. Il n'y a pas eu un accident, ni un vol de fusils, excepté à Zarett, dans la nuit qui précéda notre arrivée à Tiaret ; là les Harars volèrent deux armes et blessèrent un soldat (cette tribu nous a remis depuis la valeur des deux fusils et a payé une forte amende à cette occasion). Il n'y a pas eu de maladies graves. Il n'a pas été porté une seule plainte contre nos soldats. Leur discipline a fait l'admiration de tout le pays, qui avait toujours vu les camps des beys et d'Abd-el-Kader, piller les moissons, les jardins et tous les gens qui ne pouvaient se défendre.

A Aouéta, notre bivouac était contre les murs délabrés des jardins, où se trouvaient des arbres, des légumes, de l'orge et du blé mûr ; on manquait de bois et de vert, cependant les propriétés furent complètement respectées. L'impression laissée dans le pays par notre opération a été certainement celle d'une organisation sociale et militaire supérieure, ayant une

grande puissance d'ordre et de discipline envers nos sujets, devant être très à craindre pour nos ennemis, inspirant une grande confiance en la parole donnée et agissant non dans un but froissant, mais dans le sens de l'intérêt général du pays.

A Tejmout, où nous parûmes d'abord, chacun voulait s'éloigner. Il fallut toute l'autorité du kalifa pour rassurer ; mais quand on vit que nous respections les propriétés, que personne n'était maltraité, que tout était exactement payé, que nous avions une mission, non de destruction mais d'ordre et d'organisation, personne ne songea à fuir ; nous trouvâmes partout une grande confiance et on fit même à nos soldats un accueil cordial que je n'avais encore observé nulle part en Algérie.

Suivant les instructions de M. le Gouverneur, il y avait au bivouac, près de ma tente, deux compagnies d'élite ; les grand-gardes étaient placées assez loin, les petits postes étaient sans tentes et sans feux, les grand-gardes les relevaient à minuit. Ainsi les attaques de nuit eussent pu difficilement réussir.

J'ai fait prendre à Kourfa, 4,000 sangsues, on aurait pu en avoir 100,000 ; j'ai fait essayer de les conserver par la méthode que j'avais vu employer pour le transport en France des sangsues de Hongrie. Cela a très-bien réussi et a été utile ; une simple caisse de biscuit a suffi à cet effet. Les sangsues étaient placées sur de l'herbe étendue sur des compartiments horisontaux ; on jetait de l'eau sur la caisse quatre ou cinq fois par jour ; elles ont fait ainsi soixante-six jours de route sans en souffrir.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LE PAYS PARCOURU.

Le pays, depuis la mer jusqu'au Grand-Désert, présente six climats très-distincts; la Mitidja, terrain chaud, bas, humide; l'Atlas, qui a vingt-cinq lieues de largeur, dont les sommets s'élèvent à 1,600 mètres au-dessus de la mer, dont le climat est celui du midi de la France, et qui finit à Boghar; le Petit-Désert, terrain élevé et peu arrosé; puis la chaîne du Gebel-Amour et du Gebel-Sahary, qui a vingt-cinq lieues de largeur et et une hauteur analogue à celle des Vosges. Vient ensuite la partie nord du bassin du Mzi, présentant une série de chaînes de hauteurs abruptes; le terrain y est aride, la chaleur forte. Enfin, après Laghouat vient le Grand-Désert, où l'eau est très-rare et où, du moins à une grande distance, le pays est très-plat.

Les céréales poussent sans irrigations, de la mer jusqu'à quatre lieues au sud de Boghar. A partir de là, elles exigent de l'eau, sauf dans quelques parties hautes ou humides. Il est probable que l'usage des irrigations introduit par les Arabes en Espagne, tient à ce que ces conquérants ont employé là les habitudes de culture indispensables dans le désert qui était leur élément.

Dans la Mitidja poussent l'aloès, le palmier, le figuier de Barbarie, l'oranger, qui ne réussissent pas dans l'Atlas. Les arbres de l'Atlas sont ceux du midi de la France : l'orme, le chêne-vert, le pin, le thuya, le cyprès, etc. Les arbres du désert sont le lentisque et le génévrier qui atteignent une hauteur de dix mètres, le garoubier, le tamaris dans les parties humides; puis, dans les jardins des Ksars, presque tous les arbres fruitiers de France et d'Alger. Les arbres du Gebel-Amour et du Gebel-Sahari, sont : le lentisque, le thuya, le cyprès, le pin; et dans les parties hautes, le chêne-vert. Les palmiers sont improductifs dans la Mitidja, ne se rencontrent pas dans l'Atlas, le Petit-Désert, ni le Gebel-Amour; ils ne reparaissent qu'au sud de cette chaîne, et alors y donnent des fruits abondants. A partir de cette limite, le blé et l'orge sont des denrées rares et chères. La datte est la base de la nourriture. Les végétaux, les minéraux, les reptiles, les insectes, les oiseaux, la nature entière ont un caractère particulier, comme les mœurs des habitants; c'est le type de l'Afrique centrale.

Dans le grand et le Petit-Désert, les parties élevées ne présentent presque que le roc; dans les parties inférieures, au contraire, il y a une très-épaisse couche de terre végétale qui paraît très-bonne.

Le Petit-Désert présentait une immense quantité d'herbes fourragères excellentes en mai et juin; on en trouvait moins au Gebel-Amour. Il n'y en avait dans le Grand-Désert qu'à certains endroits humides. Partout l'alfa existait en abon-

dance. L'aspect général du pays était celui d'une grande prairie d'alfa. A la fin de juin, l'herbe et l'alfa se dessèchent; les troupeaux les mangent alors comme du foin. La verdure revient aux premières pluies, en novembre.

Nous avons trouvé dans tout le Désert une très-grande quantité de truffes; elles sont blanches et sans grande saveur, c'est un manger recherché et sain, et même un objet de commerce. Elles se conservent étant desséchées.

Le lion et la panthère, qui sont assez communs dans les montagnes boisées de l'Atlas, n'existent ni dans le petit, ni dans le Grand-Désert. A partir de Taguine commence à paraître l'autruche, une antilope de grande espèce analogue au renne et appelée louache par les Arabes, et un mouflon nommé aouari, qui est fauve, de la forme du chamois, mais avec de très grands poils sous le col et sur le poitrail. Nous avons vu dans le Grand-Désert beaucoup de vipères à cornes qui sont très-dangereuses et des lézards de près d'un mètre de longueur avec la queue plate et dentelée. Les plus grands serpents que nous ayons vus n'avaient pas plus de 2 mètres 50 de longueur. On parle cependant de boas qui existeraient dans certaines localités difficiles, mais personne ne m'a dit en avoir vu. On prétend aussi qu'il y a des serpents à deux têtes, ils sont, dit-on, communs à Zarhz, mais, malgré la promesse d'une bonne somme, personne n'a pu m'en apporter.

Quand le vent de mer s'élève de la Mitidja sur l'Atlas, il se refroidit et dépose son humidité sous la forme de brouillards, nuages, pluie ou neige; en retombant sur le Petit-Désert, il reprend de la chaleur, les nuages se dissipent. Les mêmes causes produisent les mêmes effets quand le vent passe du Petit-Désert sur la chaîne du Gebel-Amour et du Gebel-Sahari, puis redescend sur le Grand-Désert. Aussi, au-dessus de la Mitidja, le ciel est souvent serein quand l'Atlas est dans les nuages. Dans le Petit-Désert, on voit souvent un temps magnifique et en même temps des nuages ou la pluie sur l'Atlas

et le Gebel-Amour. Enfin quand nous étions à la ligne de partage des eaux du Gebel-Amour, nous avions de la pluie, et le ciel était parfaitement pur dans le petit et le Grand-Désert.

Les vents qui amènent la pluie en donnent beaucoup moins au Désert qu'aux montagnes élevées. Le Désert est donc sec, parce qu'il est élevé et ne reçoit guère d'eau du ciel que pendant l'hiver. Alors elle tombe par torrents comme dans tout le sud. Les montagnes ont plus de pluie, plus de nuages, plus de fraîcheur, l'herbe s'y maintient plus longtemps. La neige tombe chaque hiver dans l'Atlas et le Gebel-Amour; elle s'y maintient pendant plusieurs semaines. Nous en avons vu au mois de mai au Gebel-Sahari. Il en tombe peu dans la Mitidja, le Petit-Désert et le Grand-Désert; elle y fond presque aussitôt.

La bonne saison, pour opérer dans le sud, est l'hiver et le printemps, parce qu'alors il y a peu de chaleur, de l'eau et du vert. Il y a lieu de prendre en considération que le Grand-Désert présente parfois des inondations subites, qui sont très-dangereuses dans un pays plat et pourraient emporter une armée. Peu de jours avant notre arrivée à Laghouat, plusieurs douars arabes avaient péri par cette cause.

Les sables que nous vîmes dans le Désert sont partout de même nature, c'est comme du grès jaune-rougeâtre pilé. Ils commencent vers Taguine; la couche en est plus forte à Zahrz, au Gebel-Sahari et au Gebel-Amour et encore plus au-delà. Dans les parties hautes ou très-inclinées il y en a peu, mais il s'amoncèle dans les parties basses, dans les ravins, lits de rivière et contre les obstacles qui sont exposés au sud. Près de Laghouat sont quelques montagnes abruptes ; il y a du côté du sud, du sable qui s'élève très-haut, il n'y en a pas des autres côtés Ces sables ne sont probablement pas venus du terrain même, mais ont été amenés successivement avec les siècles par les vents du sud.

Le sable jaune-rougeâtre qui saupoudre tout le pays, donne une teinte toute spéciale au paysage et même au ciel près de

l'horison quand il règne un fort vent, surtout du Midi. Il occasionne des maladies d'yeux et pénètre partout. Mais son effet le plus fâcheux est relatif aux cours d'eau. En effet, le sable que le vent porte dans les creux y reste ; celui qui est sur les autres points est en partie entraîné l'hiver par les eaux et arrive dans les parties basses. Par suite, les lits des rivières en sont encombrés. Les sources coulent tant qu'elles ont pu entraîner les sables qui sont sur le terrain dur ; dès que les ruisseaux arrivent aux masses de sable, ils disparaissent. Si le fond du lit se relève de manière que la couche de sable soit très mince, le ruisseau reparaît. Ainsi les sources d'Aouéta et d'Assafia ne dépassent pas de 50 mètres les jardins sans se perdre dans les sables. L'Oued-Mzi présente au-dessus de Tejmout une belle, bonne et abondante eau qui se répand sur un large lit de sable ; il disparaît peu après, reparaît à Recheg, disparaît encore, reparaît encore au-dessus de Laghouat et disparaît ensuite pour toujours. On n'y trouve plus d'eau à Ksir el Aïrane qu'au moyen de puits de trois à quatre mètres de profondeur. Le lit du ruisseau ne se reconnaît que par le courant de l'eau dans les inondations et par l'humidité du sol qui donne lieu à de l'herbe et à des arbres. Les sables de l'Oued-Mzi sont très-dangereux ; ils engloutissent les cavaliers qui les passent sans connaître les bons endroits.

Les pluies de l'hiver donnent lieu dans les montagnes, à des torrents qui entraînent les sables jetés chaque année dans leur lit, puis à des rivières à pente douce dont le lit est large, ensablé, peu encaissé et fait couler l'eau souterrainement.

Quand l'Oued-Mzi déborde, il laisse un limon favorable à la végétation, aux champs et à l'herbe. Cette année il a débordé trois fois, ce qui a beaucoup contribué au bon entretien de nos chevaux.

Les terrains que nous avons vus présentent six bassins, savoir : 1° celui du Chélif, limité au nord par l'Atlas, à l'ouest par les plateaux élevés qui vont de Tiaret au Gebel-Amour,

au sud par le Gebel-Amour et la chaîne du Meksem, à l'est par la ligne de séparation des eaux qui va du Meksem à l'Atlas. Toutes les eaux de ce terrain, qui a cinquante lieues de long et autant de large, aboutissent au Chéliff à Boghar. 2° A l'ouest de Tiaret, prennent leur source la Mina et autres rivières traversant le Tell d'Oran. 3° Au nord de cette crête et à l'ouest de la ligne de Tiaret au Gebel-Amour est le bassin des Chotts, du désert d'Oran, qui sont de grands lacs salés. 4° A l'est de la ligne du Meksem à l'Atlas, au nord du Gebel-Sahari, et au sud de l'Atlas, les eaux se rendent au lac salé de Bousâda. 5° Entre le Meksem et le Gebel Sahari, se trouve le lac salé de Zarhz, chez les Ouled Naïl. 6° Au sud du Gebel Amour et du Gebel Sahari, est le bassin de l'oued Mzi, qui aboutit à un lac salé de la régence de Tunis, en passant près de Biskara.

Les plateaux à l'ouest du Petit-Désert sont fort élevés et s'abaissent sans pente vive jusque vers Boghar. Les hauts plateaux au sud et à l'ouest du Grand-Désert sont au moins aussi élevés que ceux du Petit-Désert, ils s'abaissent en pente douce jusqu'à l'oued Mzi et avec lui jusqu'à Biscara et au lac salé Milrhir.

Les hauteurs au-dessus de la mer peuvent être estimées approximativement ainsi : Mitidja, 150 mètres ; Atlas, moyennement 900 ; Petit-Désert, partie inférieure, 650 ; hauts plateaux 900 ; lac de Zarhz, 700 ; Grand-Désert, partie inférieure du Mzi à Biskara, 75 ; vers Laghouat, 850 ; hauts plateaux, 900. (Voir à la fin le tableau général des hauteurs observées.)

Dans le Petit-Désert se trouvent plusieurs groupes de petites montagnes sans liaison entre elles. Quant à la partie du Grand-Désert, que nous avons vue, elle est complètement plate. Les Arabes s'accordent à dire qu'à partir de Laghouat jusqu'à plusieurs journées de marche au sud, on ne rencontre que des plateaux à faibles ondulations, comme ceux que nous avions là sous les yeux. Du haut du Gebel-Amour et de

la montage de Laghouat, nous découvrions, vers le sud, un horison immense ; c'était comme celui de la pleine mer ; aucune éminence ne paraissait.

On peut admettre qu'un grand soulèvement général a eu lieu dans le sol, depuis les bords actuels de la mer jusqu'au centre du continent. Le sol a dû présenter de larges ondulations qui ont donné lieu à de grands bassins. La mer couvrait le terrain, puisqu'on trouve sur celui-ci des coquillages marins. Dans les bassins qui aboutissent à la côte, l'eau se sera rendue à la mer ; dans les bassins sans issue à la côte, l'eau se sera concentrée en se retirant peu à peu dans les parties basses, où tout le sel qu'elle contenait se sera condensé. Les eaux de pluie doivent se rendre à ces mêmes parties basses ; elles y alimentent les lacs qui se remplissent l'hiver et sont généralement presque à sec l'été. Il est remarquable que tous ces lacs intérieurs sont salés, et même à un très-haut degré ; on s'en rendrait compte ainsi : le calcul fait voir que la couche de sel solidifié représentant celui de l'eau de mer du bassin de Zarhz pourrait avoir 25 lieues carrées de base et 200 mètres de hauteur.

La montagne de sel qui est près du lac de Zarhz pourrait s'expliquer par un soulèvement postérieur à la solidification du sel de l'eau de mer retenue par le bassin. Elle a environ une lieue carrée de base et 200 mètres de hauteur. Elle est toute entière de sel marin.

Les pluies torrentielles de l'hiver ont dû enlever, pour les porter dans les parties basses, une grande partie des terres des hauts plateaux, d'autant que ceux-ci ne sont pas protégés par des forêts. Les parties élevées du Désert présentent le roc à peu près à nu. Il doit y avoir, dans les parties basses, toute la terre végétale du bassin et aussi une grande partie du sable. L'eau doit se trouver, si l'on arrive près du fonds solide, mais elle n'est pas toujours bonne ; la surface du sol reste sèche, les ruisseaux coulant souterrainement.

Les montagnes du Petit-Désert, l'Atlas, et le Gebel-Amour montrent une très-forte couche d'un grès rougeâtre, qui probablement s'étend sous le sol dans les parties basses. Il est possible que cette couche arrive au niveau du sol dans les parties hautes et méridionales du Grand-Désert ; alors délitée par l'action de l'air, de la pluie et du soleil, elle donnerait lieu au sable qui existe en grande quantité de ces côtés et qu'amène le vent du midi.

Aux yeux des Arabes, le Tell est le pays des céréales et des peuples agriculteurs ; le Sahara est le pays des pâturages et des peuples pasteurs. La Sahara est loin d'impliquer comme notre mot *désert*, l'idée de localités inhabitables ; comme tous les pays, il présente des parties excellentes, de médiocres et de très-mauvaises. Il y a dans les Alpes des parties élevées où le blé ne vient pas et qu'on utilise comme pâturages ; pour les Arabes ce serait un Sahara. Le terrain du Petit-Désert, s'il était en France, serait très-cultivé ; même dans le Grand-Désert les parties basses sont très-peuplées ; on y cultive en grand le palmier ; les jardins abondent en fruits et légumes, il suffit pour cela de trouver l'eau au moyen de puits là où il n'y a pas de sources ; la terre est féconde s'il y a irrigation, elle se couvre de sable si elle est inculte. Quant aux parties élévées elles présentent très-peu de terres, ce sont de maigres pâturages. Les tribus qui sont au sud des Beni-Mezab, et qui ne peuvent venir l'été vers ou dans le Tell pour y trouver plus d'herbe, font au printemps des meules de foin pour l'été. L'époque des grandes chaleurs est la saison difficile de ce pays, comme celle des neiges l'est dans le Nord.

Une des choses qui caractérisent le désert, c'est l'absence de chemins frayés ; on s'y dirige comme en mer près des côtes sur l'aspect des lieux et par l'observation des astres. La vue d'un cavalier, d'une troupe fait sensation, comme celle d'une voile, d'une flotte à la mer. Les hommes sont habitués à parcourir de très-grandes distances pour leurs moindres

affaires. Ils se livrent beaucoup à la chasse avec des levriers et avec différentes espèces d'oiseaux de proie qu'ils dressent très-bien. Les hommes isolés voyagent habituellement de nuit pour éviter les voleurs ou les droits de passage que plusieurs chefs s'attribuent. Les douars se tiennent ordinairement dans des endroits cachés pour leur sûreté et pour éviter les frais d'hospitalité. On les reconnaît le jour par la fumée et la nuit par les feux qu'on découvre en se portant sur les pics. Les tribus exercent presque toutes une sorte de piraterie, où les cavaliers montrent beaucoup d'intelligence, d'audace et de force pour résister à la faim, à la soif et à la fatigue de courses énormes.

Tous les gens du désert sont habitués à se diriger dans leurs routes et à trouver les douars qu'ils cherchent, les colonnes de troupes, les voleurs qui ont emmené des bestiaux, par mille indices qui nous échappent. Il n'y pas d'éclaireurs qui leur soient comparables.

Dans le Tell les Arabes, quoique sous la tente, ont peu à craindre, parce qu'il est difficile à un parti de passer inaperçu. Dans le Petit-Désert l'imprévu commence, c'est encore bien plus sensible dans le grand. La solitude immense du Sahara est une menace continuelle, qui se traduit souvent en effets; de là, la nécessité de savoir les nouvelles qui se propagent avec la plus grande rapidité, puis de se masser, de se soutenir réciproquement, de poursuivre énergiquement les méfaits. Sans cette solidarité il n'y aurait que meurtres et brigandages; malgré elle il y en a encore beaucoup. De là encore la nécessité de chefs capables, puissants et de grande naissance, dont les alliances élevées donnent des garanties de protection. L'aristocratie est bien plus en honneur dans le désert que dans le Tell parce qu'on en a plus besoin. Chacun doit compter sur son douar, sa tribu, ses chefs, ses alliés et très-peu sur l'action éloignée du gouvernement, qui n'est efficace immédiatement que dans le Tell.

Voici comment l'homme utilise ces diverses localités : dans le petit Désert les tribus cultivent un peu vers le Tell ou dans le voisinage des rivières, elles élèvent de nombreux bestiaux, qui trouvent sur leur terrain une nourriture suffisante en été et en automne, abondante l'hiver, très abondante au printemps. Pendant l'été elles doivent se réunir près des rivières ou des sources qui ne tarissent pas. La fontaine de Taguine, qui signifie fontaine des puissants, doit son nom à ce que le peu d'eau qui existe dans les environs rend la possession de ce lieu un objet de combats entre les tribus, de sorte que la force seule peut y maintenir. Les tribus du Tell vont, pendant l'hiver, dans le petit Désert pour éviter le froid des montagnes, ménager leurs pâturages et utiliser ceux du petit Désert. Dans le Gebel-Amour et le Gebel-Sahary la population et les bestiaux peuvent rester l'été dans quelques parties arrosées des montagnes. Quant au Grand-Désert, la culture ne se pratique que dans les oasis; on utilise les pâturages par les troupeaux de moutons et de chameaux. Ces animaux peuvent rester plusieurs mois sans boire, l'hiver et le printemps ; les hommes et les chevaux boivent le lait des brebis et chamelles, ou l'eau qu'on apporte sur les chameaux. Rien ne les fixant sur un point plutôt que sur un autre, les tribus font un commerce très lucratif. L'hiver, elles vont chez les beni Mzab, puis à Tougourt, y vendent leurs laines, beurre, fromage, bestiaux, les grains du Tell, les marchandises de l'Europe, et elles achètent des dattes, des étoffes de laine, etc. ; elles reviennent à l'ouest au printemps, communiquent avec les beni Mzab, chez lesquels elles achètent les esclaves, les plumes d'autruches, la poudre d'or, etc., qu'apportent les caravanes du sud, et se rendent sur leur terrain près de Laghouat où elles laissent reposer leurs chameaux. Quand l'été vient elles vont vers le Tell, vendent les marchandises du sud, achètent celles du nord et le grain; elles reviennent chez elles au commencement de l'automne, laissent reposer leurs chameaux

et recommencent chaque année ces grandes oscillations, qui leur font faire 500 lieues par an. Rien de plus aventureux que la vie de ces Arabes; les Larbas, par exemple, sont divisés en fractions qui, régulièrement chaque année, se font la guerre; ils passent par force chez leurs ennemis; ils sont attaqués par les tribus pillardes, comme les Troudes, les Chahamebas, qui sont les pirates du Désert; ils attaquent ceux qui y prêtent; ils s'allient avec leurs amis pour combattre en passant les ennemis de ceux-ci, etc. Ils doivent connaître à fond la politique, les intérêts commerciaux, les conditions sanitaires de tous les pays qu'ils fréquentent; leur existence et leur bénéfice en dépendent. Aussi ces Arabes sont-ils intelligents, braves, décidés et très durs à la fatigue comme aux privations. Ils boivent très peu; il est honteux chez eux de boire beaucoup et honorable de pouvoir passer plusieurs jours sans boire.

Ces tribus ont non-seulement les avantages dûs à l'élève des bestiaux, mais elles sont encore comme de grandes maisons de commerce, qui réaliseraient d'immenses bénéfices, si les maîtres du Tell ne leur faisaient payer des droits considérables pendant l'été, si elles ne se déchiraient pas entre elles et si la guerre qu'elles font de tous côtés ne leur occasionnait pas parfois de grandes pertes. Elles sont néanmoins très riches.

Elles ne pourraient pas facilement, ni sûrement transporter partout avec elles leurs marchandises, de plus, les familles qui perdent leurs chameaux ne peuvent plus suivre le gros de la tribu dans ses marches perpétuelles. Elles sont alors fixées forcément, et ont besoin d'une protection; il leur faut nécessairement des magasins et des lieux de sûreté pour les familles non mobilisables. De là vient l'établissement des divers ksars qui existent dans le désert et qui sont là ce que sont les ports pour la ma-

rine marchande; chaque tribu a le sien; les uns sont mis sous la protection de marabouts, comme Aïn-Madhi, Cheref, Sidi-Bousid, etc.; d'autres sont gardés par les tribus mêmes; d'autres enfin, comme Laghouat, dépendent de chefs non de la tribu. Les ksars ne peuvent pas plus se passer des tribus que les tribus des ksars. Tous dépendent de plus du chef du Tell, sans lequel il n'y aurait ni commerce ni grain; aussi le proverbe du désert est-il : *Celui-là est notre père, qui est le maître de notre mère et notre mère est le Tell.* Les conditions pour l'établissement des ksars sont celles-ci : être à l'abri des inondations et dans une position militaire, par conséquent sur une hauteur; être près d'une source, ou d'une rivière non tarissable, ou avoir des puits d'eau potable; pouvoir irriguer les cultures; avoir une enceinte assez forte pour résister aux attaques probables, et un sol donnant des silos solides, peu difficiles à faire et conservant bien les denrées; être au centre des affaires des intéressés. Les constructions sont ordinairement faites en briques grossières, cuites au soleil et peu solides; quelques rares murs ont la partie inférieure en maçonnerie; l'enceinte offre généralement des flanquements; les jardins sont clos de murs avec quelques tours à créneaux; la végétation est superbe; les palmiers ont une hauteur de 20 à 30 mètres; les poiriers, les amandiers, sont comme nos gros chênes; les légumes y sont très bons; le millet est très cultivé.

Les moissons du désert se font à la fin de mai, et de là vient contre le Tell une chance particulière de guerre. En effet, la moissson étant faite en juin et le commerce n'amenant dans le Tell qu'à la fin de juillet, le mois de juin est disponible et l'on trouve un grand stimulant pour conduire alors les populations dans le Tell en leur promettant d'y prendre le blé qui y est encore sur pied; d'autant qu'à cette époque, chaque tribu du Tell se préparant

ou travaillant à la moisson, il y a peu de dangers à craindre de celles qu'on n'attaque pas. Mais pour cela il faut qu'elles comptent sur d'autres parties du Tell pour y passer l'été; c'est ce qui arrive aux tribus du sud-ouest d'Oran, qui achètent leurs grains dans le Maroc. L'époque où elles sont à craindre pour nous est le mois de juin, tandis que l'époque des troubles du Tell commence pour les Arabes, au mois d'août, quand les moissons sont faites, et pour les Kabyles au mois d'octobre, après la récolte des figues.

Les tribus du désert sont parfaitement soumises en août; elles sont alors à la discrétion du Tell; toute turbulence cesse; mais dès qu'elles ont quitté le Tell, les querelles commencent de toutes parts, et il y a toujours de grands désordres jusqu'à ce que chacun soit sur son terrain. La soumission des tribus du désert est assurée au maître du Tell, s'il peut les empêcher d'aller dans le Tell ailleurs que chez lui.

Les Kabyles résident dans des maisons, ont beaucoup de chèvres, des moutons, peu de bêtes à cornes, des mulets, des ânes, peu de chevaux, pas de chameaux. — Les Arabes du Tell sont nomades mais s'écartent peu de leurs silos, ils ont beaucoup de bestiaux, de chevaux, de mulets, peu de chameaux. — Les tribus du Petit-Désert ne quittent pas les riches pâturages compris entre le Gebel-Amour et l'Atlas; elles ne s'éloignent guères que de 15 à 20 lieues du centre de leur terrain; elles ont beaucoup de moutons, de chameaux, de chevaux, peu de mulets. — Le bœuf n'existe que dans l'Atlas, le Gebel-Amour, le Gebel-Sahari et quelques autres montagnes; il n'y en a plus au-delà du Mzi. — Les tribus nord du Grand-Désert ont besoin d'espaces immenses, parce que les pâturages sont très-maigres; elles doivent se mouvoir continuellement; elles ont beaucoup de moutons, de chameaux et de chevaux, pas de mulets. — Les tribus au sud des Béni Mzab ont encore moins d'eau et d'herbe; elles ont peu

de moutons, beaucoup de chameaux ; le mehari remplace le cheval pour toutes les courses, il fait, dit-on, 50 et même 80 lieues en un jour ; on le nourrit de noyaux de dattes et de certaines herbes ; pour les rhazias deux hommes montent dessus. Les transports pour le commerce et le brigandage sont l'industrie de ces populations. Le terrain de chaque tribu est immense.

Les chevaux du Grand-Désert boivent souvent du lait ; très-peu reçoivent de l'orge. On leur donne parfois des dattes, et faute d'autre chose de la viande. Ceux qui sont nourris exclusivement de dattes et de lait sont très-levretés, secs, très-forts, très-rapides et supportent facilement de très-longues courses. La meilleure race est celle des Oulad Sidi-Chikh, au sud-ouest du Gebel-Amour.

Les opérations de guerre ou de rhazias se font pour les Ksars par des fantassins, pour les tribus nord du désert par des cavaliers, pour les tribus sud par le moyen des meharis ; une journée de marche est pour les premiers de 15 à 20 lieues, pour les seconds de 30 à 40 lieues, pour les troisièmes de 50 à 80, de sorte que la portée d'une opération de six jours pour l'aller et le retour est d'environ 50 lieues pour les fantassins, 100 lieues pour les cavaliers, 180 lieues avec les meharis. Les partisans à Meharis doivent éviter les cavaliers, qui les atteignent s'ils ne sont éloignés que de 7 à 8 lieues, l'allure du mehari n'étant que le trot qui est comparable au grand trot d'un bon cheval.

Dans les années ordinaires, les gens du désert peuvent à la rigueur se passer du Tell. Les troupeaux mangent l'herbe fraîche ou sèche, et les dattes suppléent au pain. Mais dans les années sèches, les tribus du Petit-Désert entrent pendant l'été dans le Tell, ou se réfugient dans le Gebel-Amour et le Gebel-Sahari ; celles de la partie nord du Grand-Désert viennent dans le Petit-Désert ou le Tell ; celles du sud affluent vers les oasis. Il y a souvent alors une grande mortalité parmi

leurs animaux, faute d'herbe et d'eau. Si la récolte des dattes manque, les céréales deviennent nécessaires. Le Tell représente donc pour le Désert, non-seulement la source de tout ce que le commerce maritime apporte, le sucre, le café, le fer, etc., et le débouché de tous ses produits, mais encore son refuge et son salut dans certains cas. Pour les tribus du Désert, le Tell est le pays riche, sûr, où la vie est aisée, où l'on a les délices des villes, mais dont par cela même les populations sont abâtardies. L'existence noble, libre, honorable, est celle du désert, celle des nobles Arabes de l'Yemen, celle où la vie et les richesses sont toujours en jeu, où chacun prospère selon sa valeur et son bonheur ; l'Arabe du Tell est la transition à l'habitant des villes et au Kabyle que tous méprisent souverainement.

De la mer à l'Oued-Mzi, le pays comporte une grande population. On voit que celle-ci a existé par les ruines nombreuses qu'on trouve jusqu'à l'Oued-el-Heumar. Le Gebel-Sahary et le Gebel-Amour présentent encore plus de villages bâtis que l'Atlas dans la partie habitée par les Arabes. Les populations jusqu'à l'Oued-Mzi sont faciles à régir, parce que les unes sont fixes et que les autres s'éloignent peu de leur gîte habituel, puis parce que les troupes peuvent opérer sans de grandes difficultés. Au-delà de l'Oued-Mzi, c'est tout différent, la pénurie d'eau et d'herbe rend difficile toute opération militaire et par suite l'exercice direct de l'autorité ; elle force aussi les tribus à parcourir des espaces immenses et à n'être que momentanément dans la zône de soumission facile.

DESCRIPTION ET HISTORIQUE DES KSARS.

Les Ksars qui bordent le Grand-Désert sont de petites républiques, qui font un grand commerce, cultivent leur terrain, sont liés à tous les évènements politiques du pays, y exercent une grande influence, et font très-souvent la guerre. Leur population est brave, sobre, intelligente, très-active. Leur histoire offre les mêmes vicissitudes intérieures et les mêmes rivalités entre elles que celle des républiques italiennes dans le Moyen-Age. Nous ne parlerons que de Laghouat, Tejmout, Aoueta, Assaffia, Ksir el Aïrane et Aïn-Madhi que nous avons organisés.

La ville de Laghouat est la capitale de notre Désert, elle est bâtie sur les pentes nord et ouest d'une montagne, à l'est de laquelle coule l'oued Mzi. Les fortifications consistent en

deux fortes tours bâties sur les points culminants de la crête, et auxquelles se rattachent les murailles. Un ruisseau de déviation du Mzi irrigue les magnifiques jardins qui forment, au nord et au sud de la ville, comme deux hautes forêts de 3,000 mètres de longueur ; les palmiers y sont nombreux et grands ; on en retire de bonnes dattes, du miel de dattes; l'eau de palmier nommé lorhmi, qui a un goût sucré, devient vineuse, puis se change en vinaigre ; les côtes des feuilles fournissent de quoi faire des nattes et des chapeaux ; le bois sert aux constructions. Le figuier, le pêcher, le prunier l'abricotier, la vigne, l'amandier, le mûrier, le bananier y sont en très-grand nombre ; les légumes y sont très-variés; ces jardins font la richesse de Laghouat et en même temps sa partie faible, car les habitants ne se décideront jamais à les voir couper et ils ne pourraient les défendre contre une colonne comme la nôtre. Il y a dix-huit fractions dans la ville ; chacune a toute l'eau pendant un jour et la subdivise pour chaque particulier. Les impôts sont perçus proportionnellement à l'eau prise par chacun. On compte quatre mosquées très-mesquines et un fondouck ; il n'y a pas de bains ; le nombre des combattants est de 5 à 600 fantassins et d'une dixaine de cavaliers ; la population est de 5 à 6,000 âmes.

Laghouat est une ville très ancienne ; elle dépendait jadis du Maroc ; il y a cent cinquante ans environ elle fut cédée aux Turcs ; le bey de Médéah la régissait, mais dut la combattre plusieurs fois avec des chances variées : elle passa ensuite au bey d'Oran, revint au bey de Médéah et était, dans les derniers temps, sous l'agha d'Alger ; elle payait une redevance assez minime.

Elle a toujours été, comme toutes les villes du Désert, administrée par une gema, mais la grande influence était exercée par la famille du marabout el Hadj-Aïssa, par celle des Ouled-Zânoun et celle des Ouled-Zerrhine. De fréquents combats et de nombreuses intrigues à Maroc, Al-

ger, Oran, Médéah, signalèrent les prétentions de ces partis. Les Ouled-Zerrhine occupaient la hauteur et la tour de l'ouest ; ce quartier est en partie ruiné par la guerre ; les Ouled-Zânoun étaient du côté opposé ; le ruisseau d'irrigation les séparait ; peu de jours se passaient sans qu'il y eût quelques coups de fusils entr'eux. Les marabouts étaient au sud.

Il y a soixante-dix ans, Ben-Salem, père de notre kalifa et chef des Ouled-Zânoun, appela deux fois le secours de Mohamed-el-Kebir, bey d'Oran, qui vint avec une forte troupe, préleva une contribution et chassa les Ouled-Zerrhine. Ceux-ci, secondés par les Marabouts, revinrent au pouvoir, et ces vicissitudes se renouvelèrent plusieurs fois. Enfin, vers 1828, les Ouled-Zânoun tuèrent Larhdar, chef des Ouled-Zerrhine et Ahmed-Ben-Salem resta le maître de la ville jusqu'à ce que l'émir ait voulu y étendre son autorité.

Quand, en 1838, Abd-el-Kader voulut entamer l'affaire, qui lui fut si fatale, de la soumission de ce pays, il fut sollicité par le parti le plus faible, celui de El-Hadj-Larbi qui désirait reprendre le pouvoir à Laghouat ; il y fut aussi poussé par quelques membres de la famille des Tedjini qui, chassés d'Aïn-Madhi, étaient retirés chez les Hachems, près de Mascara. Il commença par faire saisir à l'improviste dans le Tell, toutes les caravanes des Ksars et tribus environnantes ; il les rendit quand on se soumit. Il n'était pas assez fort pour se servir du kalifa comme nous le faisons : son système était d'ailleurs d'élever les Chérifs ; il donna avec raison le pouvoir à El-Hadj-Larbi, de la famille des marabouts El-Hadj-Haïssa, et le fit soutenir par un bataillon d'infanterie et une pièce de canon.

El-Hadj-Larbi appuyé par son parti, par Tedjini, auquel Abd-el-Kader avait spécialement écrit à ce sujet, et par la cavalerie du Petit-Désert, s'installa à Tejmout, où il réunit ses adhérents, puis vint attaquer à Laghouat Ahmed-ben-

Salem. Après deux jours de combats les Ouled-Zânoun furent vaincus et durent se retirer chez les Beni-Isguen, fraction des Beni-Mezab, mais ils firent une opposition très active. Quand Abd-el-Kader assiégea Aïn-Madhi, Ahmed-ben-Salem envoya dans la place son frère Yaya-ben-Salem pour soutenir Tedjini avec une centaine de combattants. L'émir détacha Yaya de Tedjini en rendant à Ahmed-ben-Salem le commandement particulier de Laghouat. Une fois en ville, notre kalifa gêna tellement le gouvernement de son ennemi le kalifa El-Hadj-Larbi, qu'il fallut destituer celui-ci peu après la prise d'Aïn-Madhi.

Abd-el-Kader ne pouvant prendre sans crainte un kalifa parmi les grands du pays, choisit pour cette fonction Abd-el-Baki, homme considérable des environs de Tekedemt et l'envoya à Laghouat avec un bataillon, en lui recommandant de tenir celui-ci réuni

Abd-el-Baki fut reçu à Laghouat sans difficulté ainsi que son bataillon dont, malgré ses sages instructions, il dissémina les soldats chez les habitants ; il rendit compte de ce résultat, sur lequel on comptait peu, à Abd-el-Kader qui résidait à Médéah. L'émir lui donna alors cet ordre : « Arrête « tous les principaux de Laghouat, exécute-les ou envoie-« les à Tekedemt; détruis la ville ainsi que les jardins et « établis-toi à Tejmout. »

Abd-el-Baki avait sous ses ordres les aghas Djedid et El-Gharouhi, qui, avec leur nombreux douars, campaient près de la ville. Il les prévint de ses intentions et malgré leurs observations, il fit venir le soir, sous différents prétextes, Ahmed-ben-Salem, Yaya-ben-Salem et une dizaine des principaux qu'il mettait aux fers à mesure qu'ils entraient.

Bientôt les habitants surent ce qui se passait ; une émeute furieuse éclata, les soldats furent attaqués et n'étant pas réunis, ils furent facilement vaincus ; une petite partie seulement échappa par les jardins, conduits par les parti-

sans de El-Hadj-Larbi, le reste fut ou tué ou pris et dépouillé ; vingt-sept habitants périrent dans ce combat. Le kalifa Abd-el-Baki fut attaqué vivement dans sa maison, dut délivrer les prisonniers, fut dépouillé ainsi que tous ses principaux chefs et ne dut la vie qu'à la fermeté avec laquelle Ahmed-ben-Salem le protégea. Il fut enfin remis à El-Gharouhi et Djedid qui l'emmenèrent avec eux. Tout le matériel, y compris un canon, fut pris.

C'était en 1839, Abd-el-Kader fortement préoccupé des intentions des Français et prévoyant une guerre prochaine, était dans l'impossibilité de tirer satisfaction de cet affront. Il ne pouvait nommer kalifa ni Ahmed-ben-Salem ni un chef du Tell, il renomma El-Hadj-Larbi qui avait un parti assez fort dans le pays, et qui, s'il ne pouvait exercer le commandement, devait au moins neutraliser la puissance d'Ahmed-ben-Salem.

El-Hadj-Larbi destitué s'était retiré à Sidi-Bouzid, il reçut là 300 soldats et fut aidé par ses partisans de la localité ainsi que par la cavalerie du Petit-Désert. Avec ces moyens le nouveau kalifa ne pouvait pas prétendre s'établir à Laghouat. Il résolut d'occuper Aïn-Madhi, dont les murs n'étaient pas relevés, afin d'enlever cette position à Tedjini et de donner de la force aux partisans qu'il avait dans les autres Ksars. Il fit d'abord reconnaître son autorité à Tejmout, mais quand il se dirigea sur Aïn-Madhi, Ahmed-ben-Salem, Tedjini et leurs adhérents lui livrèrent bataille. Il eut d'abord l'avantage, mais à la fin du jour il fut vaincu et se réfugia avec sa troupe à Tejmout. Ahmed-ben-Salem se retira à Laghouat, puis ayant appris que l'émir était en guerre avec les Français, il attaqua son rival à Tejmout et l'en chassa après avoir tué une cinquantaine de ses soldats et de ses partisans. El-Hadj-Larbi dût se retirer à Assafia ; il y attaqua les adhérents d'Ahmed-ben-Salem et les chassa de leur quartier qui fut détruit.

Abd-el-Kader, à cette époque, n'avait plus aucun espoir de succès de ce côté. Il était en guerre avec les Français et avait besoin de ses troupes. Il retira, par suite, à son kalifa le peu de soldats qui lui restait et, dans sa colère contre les gens de Laghouat, il donna l'ordre général de piller et de tuer tous ceux qui se trouveraient parmi les tribus sous ses ordres.

Ahmed-Ben-Salem vint bientôt attaquer El-Hadj-Larbi et le força de quitter Assafia pour chercher un dernier refuge à Ksir-el-Aïrane, où se concentrèrent tous ses partisans dans un quartier à part. Cette petite bourgade resta assez longtemps exposée à une guerre intérieure assez vive qui divisait aussi toutes les tribus environnantes. Enfin, au commencement de 1842, Ahmed-ben-Salem ayant su qu'Abd-el-Kader était vaincu sur tous les points et ne pouvait plus l'embarrasser, vint, avec tout son parti, à Ksir-el-Aïrane et attaqua le malheureux El-Hadj-Larbi. Un combat très acharné eut lieu pendant trois jours. El-Hadj-Larbi vit prendre toutes les maisons qu'il défendait et finit par être vaincu, pris et exécuté. Ses principaux adhérents furent aussi pris et mis à mort, ou chassés. (Le drapeau de El-Hadj-Larbi pris en cette circonstance m'a été remis par notre kalifa et a été joint au rapport.)

Aussitôt après, tout ce qui tenait contre les Ouled-Zânoun fut mis hors d'état de nuire, ou chassé de tous les Ksars ; de ce moment Ahmed-Ben-Salem eut une autorité non contestée dans le pays. Telle était sa position quand notre colonne, qui venait chez les Ouled-Naïl, arriva près de Laghouat en avril dernier et le détermina à faire sa soumission. J'ai vu à Laghouat ce qui reste des Ouled-Zerrhine et les descendants du marabout El-Hadj-Aïssa. Aucun ne m'a paru avoir la faculté ni l'intention de faire de l'opposition. L'autorité personnelle du kalifa est très forte, elle résume

les travaux de sa famille et de ses adhérents pendant trois siècles et peut être employée utilement dans nos intérêts.

TEJMOUT a été créé par une migration de Laghouat, chassée à la suite de guerres intestines. C'est un Ksar bien établi avec de beaux jardins ; mais la plupart des maisons ont été détruites ou endommagées par la guerre il y a trois ans ; il faut quelque temps de calme pour que les ruines soient relevées. Il y a 120 fusils, le reste est en proportion.

AOUETA est plus petit que Tejmout et présente au plus 50 fusils. La discorde y a régné aussi jusqu'à ce que le parti de Ben-Salem eut détruit, chassé ou annulé l'autre. C'est encore un annexe de Laghouat et son avant-poste à l'ouest. Il est bâti sur une hauteur dominant un ravin, où est une source qui irrigue les jardins et se perd aussitôt après dans les sables.

ASSAFIA est très heureusement situé près d'une belle source. C'est un ksar ancien, qui a fait longtemps la guerre à Laghouat et était considérable autrefois. Selon la chronique locale, les gens de Laghouat promirent, il y a cent

ans, une forte somme au marabout El-Hadj-Aïssa pour qu'il obtînt du ciel la perte d'Assafia ; celui-ci consentit. Peu après une grêle extraordinaire détruisit de fond en comble la ville, qui, comme les autres, était en briques de terre séchée au soleil. Les gens de Laghouat, ayant atteint leur but, refusèrent le paiement stipulé à El-Hadj-Aïssa, qui leur prédit comme anathème, qu'ils se déchireraient toujours entre eux. Les Assafiens allèrent demander sa protection ; il leur dit de rebâtir leur ville plus haut, ce qu'ils firent ; la moitié de cette nouvelle ville fut complètement détruite par El-Hadj-Larbi, il y a deux ans ; l'autre fut fortement endommagée quand Ahmed-ben-Salem en chassa El-Hadj-Larbi ; de sorte que maintenant on voit un petit ksar de 40 à 50 fusils, puis les ruines d'un autre semblable, celles du premier, qui était beaucoup plus grand, de très beaux et de très grands jardins irrigués, enfin des champs de blé irrigués aussi ; la source se perd dans les sables immédiatement après.

KSIR-EL-AIRANE a été bâti il y a quarante ans par les ordres d'Ahmed-ben-Salem ; une fraction des Rahman, qui sont près de notre Tell, s'était séparée du reste du Neja, à la suite d'une de ces dissidences si fréquentes dans les tribus nomades ; elle forma la base de la population sous des chefs de Laghouat. Il n'y a pas de fontaines, mais seulement des puits d'eau assez mauvaise, qu'on ne boit que pendant la sécheresse ; autrement on va chercher l'eau dans les mares de l'Oued-Mzi, qui, à partir de là, s'appelle Djeddi. Le but était d'avoir un avant-poste du côté est, d'exercer action sur les tribus qui viennent forcément cam-

per près de là et de leur présenter des magasins à louer chèrement. Ce ksar est encore assez grand, quoiqu'un tiers en ait été détruit en 1842 dans le combat contre El-Hadj-Larbi. Il présente environ 150 fusils ; les maisons ont de grandes cours pleines de silos, elles sont bâties sur une hauteur, les murs sont en briques cuites au soleil ; les jardins sont peu considérables faute d'eau courante, ils ne sont pas ceints de murs ; les palmiers y sont encore très petits ; il y a à côté quelques champs de céréales.

AÏN-MADHI est une ville très ancienne, elle a été bâtie sur un monticule au pied duquel coule un ruisseau intarissable qui irrigue les jardins. Elle appartient en entier à la famille des Tedjini, qui ne souffre pas qu'un étranger s'y établisse, qui y fait habituellement le siége de son action religieuse, et qui y a pris depuis quarante ans une position militaire très forte.

Il y a en Afrique plusieurs ordres religieux analogues, sous plusieurs rapports, à ceux qui existaient en France avant la révolution, mais en différant aussi en plusieurs points. Les prosélytes, au lieu d'être réunis dans un couvent, sont disséminés dans le pays. Ils sont astreints à certaines pratiques de dévotion ; ils font parfois des donations à l'ordre ; chaque année ils apportent au chef une partie de leurs revenus ; ils comptent aussi sur son appui, ses conseils, pour leur bien en ce monde, et sa protection dans l'autre. Presque chaque tribu du Désert et du Tell a son marabout qu'elle appelle son seigneur, dont elle se dit les serviteurs et dont les chefs les plus élevés baisent respectueusement la main. L'ordre des Tedjini s'étend très au

loin en Algérie, dans le Maroc, à Tunis et dans l'intérieur de l'Afrique ; dans presque toutes les villes de ces localités Tedjini a, ou avait avant 1830, des écoles où s'instruisent des tolbas et des oukils pour le représenter. L'autorité pour la gestion de l'ordre se transmet de père en fils, ou, à défaut de fils, dans les branches collatérales, comme dans les familles régnantes. Dans plusieurs des ordres religieux qui existent dans le Tell cela a lieu ainsi, mais le gouvernement sanctionne la nomination du nouveau chef, tandis qu'à Aïn-Madhi, le chef de l'ordre se passe ordinairement de cette formalité. Tedjini a un pouvoir très grand, parce que beaucoup de tribus suivent le deker de son ordre, parce qu'il a de très grands biens, parce que ses adhérents lui sont très dévoués et lui font de grands dons annuels, parce que sa famille est d'une très haute noblesse religieuse et compte parmi les sept ou huit familles de marabouts les plus considérables et les plus saintes du nord de l'Afrique, parce qu'il a un très grand nombre d'oukils et de tolbas qui propagent son influence, parce qu'enfin sa ville a une très grande force militaire relativement aux moyens d'attaque du pays.

Jusques vers 1790, Aïn-Madhi n'avait, comme les petits ksars voisins, que des murailles faites en briques cuites au soleil. Mais à cette époque, Tedjini, le père du chef actuel de l'ordre, fit venir de Tunis un architecte, le marabout de son ordre, Mahmoud, qui établit à grands frais des murailles hautes de 12 mètres, épaisses de 2 mètres, en bonnes pierres de taille reliées par du mortier, avec flanquement et de nombreux crénaux. Ces murailles furent détruites par Abd-el-Kader. Elles sont en très grande partie relevées depuis quatre ans par notre Tedjini, qui aura probablement fini cette année, ou, au plus tard, l'année prochaine. Le plan en est ci-joint. La puissance de la famille Tedjini se révèle par la construction en quatre ans de cette

enceinte qui, par son étendue, sa hauteur, son épaisseur et la nature des matériaux, serait très chère par tout pays, mais devient un travail très remarquable dans le désert.

La famille Tedjini payait au gouvernement turc une faible redevance annuelle ; mais elle se considérait comme relevant moralement de l'empereur de Maroc. Elle créa souvent de grands embarras aux gouvernants, ainsi qu'on va le voir.

Le bey d'Oran, Mohamed-El-Kebir, était venu une première fois à Laghouat pour soutenir le cheik Ben-Salem; Tedjini lui avait fait les politesses d'usage; mais à la seconde fois il refusa de donner satisfaction d'un affront fait par un homme d'Aïn-Madhi à un soldat du camp, et ferma ses portes. Le Bey revint peu après d'Oran, entoura Aïn-Madhi, fit abattre les murs des jardins et avancer ses soldats, précédés de très nombreux chameaux, qui reçurent les balles des assiégés ; l'assaut fut donné par escalade, la ville fut prise, pillée, ses murs furent rasés. Tedjini échappa avec peine et se retira à Bousemprhoune, où son ordre a de grands biens, puis à Fez. Il n'osa plus revenir à Aïn-Madhi avant de l'avoir mis à l'abri de l'attaque des Turcs. C'est dans ce but qu'il fit élever par Mahmoud les murailles qui ont fait de ce ksar une place remarquable dans le pays. Il mourut vers 1819 sans avoir quitté Fez. Ses deux fils vinrent alors s'établir à Aïn-Madhi. L'aîné avait un caractère très ambitieux et manquait de prudence. Il eut la direction de l'ordre quoique âgé d'une vingtaine d'années seulement. Les marabouts de la famille Hadj-Aïssa lui firent donner, dit-on, de mauvais conseils. Le jeune chef mit à mort plusieurs de ses parents, et prit, vis-à-vis des Turcs, une position hostile. Sur les avis qui lui en arrivèrent, le dey Hussein ordonna, en 1820, à Hassan, dernier bey d'Oran, de reprendre Aïn-Madhi. Celui-ci ne

réussit pas dans l'assaut qu'il donna; toutes les populations voisines soutinrent Tedjini; à la suite de longs combats non décisifs, la maladie ayant fait des ravages dans le camp, et tous les chefs du voisinage s'étant interposés, il se fit un arrangement entre la place et les Turcs. Le bey se retira après avoir reçu une forte contribution. C'était un échec réel qui donna au maître d'Aïn-Madhi une idée exagérée de sa force et entraîna de très fâcheuses conséquences.

Peu après, Tedjini dirigea deux opérations militaires contre le Tell d'Oran; la première fois il se croisa dans le désert avec une troupe des Zeguedous, qui marchait aussi dans le même but; il l'attaqua, la pilla, fut blessé au col et rentra à Aïn-Madhi. La seconde fois il souleva un grand nombre de tribus du Tell, s'empara de Mascara, moins la citadelle, et prétendait chasser les Turcs d'Oran. Il fallut que le bey vînt avec une troupe considérable pour le combattre; l'agha Moustapha-ben-Smaïn, qui devint général à notre service, avait négocié avec les cavaliers du Tell, une convention secrète par suite de laquelle ceux-ci abandonnèrent les insurgés et se réunirent au maghzen pour tomber ensemble sur les combattants du désert, qui furent battus et firent de très grandes pertes.

Tedjini était énormément obèse, il ne put fuir; 400 hommes de son parti furent tués avec lui, sa tête empaillée fut exposée à Alger. Son frère cadet lui succéda et est le chef actuel de l'ordre. Il a environ 35 ans, est très grand, très obèse et ne veut que la paix et la tranquillité. Il est fils d'une négresse et a le teint des mulâtres. Il avait fortement blâmé les opérations de son frère aîné; il s'est toujours borné aux devoirs de religion et ne voulut jamais se mêler de politique, autant que possible.

Quand Abd-El-Kader eut nommé kalifa de Laghouat le chérif El-Hadj-Larbi, il voulut mettre garnison à Aïn-

Madhi, qui, effectivement, convenait admirablement pour assurer la position du nouveau chef du pays. Il écrivit à Tedjini qu'il irait incessamment le visiter dans Aïn-Madhi. Son intention secrète était de s'emparer de la place, quand il y serait entré avec ses gens, et peut-être de Tedjini. Ce dernier, pressentant cette trahison, répondit qu'il ne pouvait pas recevoir l'émir qui, s'il persévérait dans son dessein, *s'en repentirait.* Abd-El-Kader, irrité et sentant que Tedjini devait être amoindri, se décida à assiéger Aïn-Madhi, ce qu'il fit avec trois canons, deux mortiers et plus de 7,000 combattants, dont 2,000 de troupes régulières.

Les Larbas, les gens des Ksars fournirent des secours à leur marabout Tedjini. Ahmed-Ben-Salem, qui s'était réfugié chez les Beni-Mezab, lui envoya son propre frère Yaya avec cent combattants. Le siége fut vivement soutenu. L'artillerie ne fit qu'une brêche insuffisante; les mines furent éventées par des contremines. Assiégeants et assiégés firent de grandes pertes. Au bout de trois mois, les armes n'avaient rien décidé. Abd-el-Kader employa alors la politique. Un premier arrangement eut lieu en ce sens : Ahmed-ben-Salem sera le chef de Laghouat; son frère Yaya Ben-Salem se retirera d'Aïn-Madhi; El-Hadj-Larbi, maintenu kalifa, sera reconcilié avec eux; Tedjini paiera 11,000 boudjoux ; Abd-el-Kader ensuite se retirera. Tout fut exécuté, sauf le dernier point. L'émir continua le siège après avoir ainsi affaibli son ennemi. Cependant l'exhaltation des assiégés était très grande, les assiégeants montraient peu d'ardeur pour la continuation de l'opération, la place résistait toujours; mais Tedjini craignait de nouvelles défections et voyait diminuer ses moyens; d'un autre côté, Abd-el-Kader avait hâte d'en finir; les négociations reprirent. Abd-el-Kader, prétendant qu'il avait fait serment de réciter sa prière dans la mosquée d'Aïn-Madhi, mais avec

le but réel de s'emparer de la place, demanda à aller à la mosquée, disant qu'ensuite il lèverait le siége. Tedjini y consentit, mais à condition qu'il entrerait seul. Abd-el-Kader voulait avoir avec lui des soldats. Ce fut refusé. Enfin, au commencement du huitième mois, un deuxième arrangement eu lieu comme il suit : Tedjini évacuera la ville, Abd-el-Kader y entrera, fera sa prière à la mosquée puis se retirera et rendra la place à Tedjini ; à cet effet, l'émir et son camp s'établiront à Sidi-Bouzid (à 16 lieues au nord d'Aïn-Madhi) ; l'émir fournira 500 chameaux ; Tedjini donnera son fils en ôtage jusqu'au retour des chameaux et se retirera à Bou-Semprhoune. Quand Tedjini vit Abd-el-Kader à Sidi-Bouzid, et eut à sa disposition les chameaux promis, il tarda longtemps, sous différents prétextes, avant de se retirer, espérant que quelqu'évènement viendrait à son aide. Enfin, lui et tous les siens durent évacuer la place. Après neuf mois de siége , Abd-el-Kader y entra et, malgré sa promesse, s'empressa de détruire les murailles ainsi que les maisons principales, sauf celle de Tedjini où il logeait. Il partit subitement à la suite de nouvelles importantes reçues concernant les affaires du Tell.

Tedjini ne rentra à Aïn-Madhi qu'après la défaite du kalifa Abd-el-Baki. Il eut encore à lutter contre el Hadj Larbi, qui, renommé kalifa, tenta inutilement de s'emparer d'Aïn-Madhi. Il a occupé depuis sans grandes vicissitudes sa position ; a fait réparer ses murailles qui seront complètes incessamment, et a fait sa soumission aux Français en même temps que les autres chefs du voisinage.

Je vais maintenant parler d'Aïn-Madhi considéré comme place forte. Ce ksar a été bâti sur un monticule en plaine et près d'une hauteur en pente douce. L'eau vient d'un ruisseau intarissable, mais peut être coupée facilement, parce que l'avantage du monticule a été préféré à celui de la possession de la source. On a fait depuis dans cette ville un puits, et

il y a de plus une vaste citerne dans la maison de Tedjini, qui est une sorte de citadelle fortement bâtie. Le monticule est dominé à portée de canon par des hauteurs. La fortification se compose : 1° des murs des jardins qui sont en terre avec tours et s'étendent à 300 mètres autour de la place ; 2° des murs de la place qui sont solides, en bonne maçonnerie, généralement flanqués avec crénaux, de 2 mètres d'épaisseur dans le bas, et d'une hauteur de 10 à 12 mètres, sauf dans la partie Sud-Est, qui est inachevée ; là, ils n'ont guère que 5 mètres. Il n'y a pas de fossés. L'enceinte est entourée extérieurement de murs parallèles formant la clôture intérieure des jardins. Entre ces deux murs est un chemin étroit. L'enceinte est intérieurement disposée de plusieurs façons : dans quelques endroits les maisons y touchent ; dans d'autres endroits c'est un mur sans crénaux et sans banquettes pour les tireurs ; généralement il y a un terre-plein formé par le sol même, qui s'élève de la circonférence au centre. Il y a deux entrées ; celle où est la maison de Tedjini est très forte, les portes sont garnies en fer-blanc, donnent sur une place entourée de murs crénelés, avec d'autres portes pour pénétrer en ville. Les rues sont étroites ; les maisons sont serrées et s'élèvent jusqu'au milieu de la ville comme le terrain ; elles dominent au loin la campagne de leurs nombreux crénaux.

Pour des Arabes, cette place est presque imprenable, mais, pour nous, il en est autrement, parce que les fortifications offrent des défauts sensibles ; 1° de la hauteur dominante on peut enfiler une partie des murailles ; 2° les murs des jardins permettent d'arriver jusqu'à l'enceinte presque à couvert et de circuler à 2 mètres de celle-ci tout au tour presque sans crainte ; 3° si l'on veut attaquer de vive force on peut combler avec des fascines l'intervalle de l'enciente au mur parallèle des jardins et faire ce travail presque sans perte ; 4° le point faible est la partie Sud-Est où les murs

inachevés n'ont que 5 mètres de hauteur ; 5° il y a en face de cette partie et à peu de distance une petite élévation de terrain, qui ferait, avec peu de travail, une batterie très efficace; 6° pour attacher le mineur, les deux murs concentriques dont j'ai parlé, donneraient une grande facilité, attendu qu'il suffirait de faire de l'un à l'autre, au-dessus du sol, une galerie fermée à gauche, à droite et au-dessus. Le travail s'opérerait alors sûrement, commodément et promptement.

D'après cela, si notre colonne eût voulu enlever de vive force Aïn-Madhi, elle eût réuni des fascines, l'artillerie eût abattu les crénaux des flanquements de la partie sud-est, choisie comme point d'attaque ; on eût occupé les jardins, pénétré jusqu'au mur qui enveloppe l'enceinte, jeté des fascines dans l'intervalle des deux et en deça ; l'assaut eût pu commencer alors. Si l'on veut ne pas courir les chances d'un assaut donné à un ennemi dans toute sa vigueur et au milieu de maisons défensives non ruinées, si une expédition a pour but la prise d'Aïn-Madhi, il faut 2 pièces de 12, 2 mortiers de 8 pouces et beaucoup de poudre de mine. Le charroi ne présenterait pas de difficultés notables. Les pièces de 12 ruineraient les crénaux, surtout au flanquement, ainsi que les maisons voisines du point d'attaque. Les bombes seraient dirigées sur la maison de Tedjini et celles des principaux habitants. Le mineur serait attaché à la muraille et la ferait sauter, l'assaut serait donné : si la défense était encore vigoureuse, la mine pourrait faire sauter successivement les maisons. Je crois qu'avec ces moyens la place serait prise avant huit jours.

Tedjini avait la conscience de l'impossibilité de tenir contre nous si nous l'attaquions, car malgré ses craintes très grandes, il n'avait rassemblé aucune force ; probablement il voulait fuir si nous eussions été camper devant Aïn Madhi. On eut, en ville, un instant, une très grande frayeur, quand

on eut laissé entrer une douzaine d'officiers, autant de chasseurs et quelques cavaliers du goum, pendant que 200 de ces derniers étaient devant la porte. M. le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud m'écrivit alors pour me mander de suite l'accueil plein de soumission qu'on lui faisait ; il paraît que les habitants, voyant partir les courriers, crurent un instant à quelque trahison ; mais cette opinion ne fut pas admise par les chefs. Il est certain que si les officiers et les chasseurs introduits eussent voulu faire entrer les cavaliers arabes restés en dehors, la ville n'eût pu faire la moindre résistance, et notre colonne arrivant aussitôt l'eût eu en sa possession sans difficulté. On peut dire que Tidjini s'est mis en ce moment à notre discrétion complète sous la garantie de notre honneur. Cette trahison, d'un effet immanquable, eût été tout-à-fait dans les mœurs arabes, mais elle était bien loin de notre pensée, et s'il eût été convenable d'agir contre Tedjini, au lieu d'user des moyens contraires à la droiture nationale, nous eussions attaqué la place de vive force et ouvertement ; l'ordre en eût été reçu avec joie par nos braves soldats, qui eussent probablement réussi, car nos quatre bataillons étaient excellents et chacun eût mis son point d'honneur à vaincre en peu de jours une place qui était célèbre pour avoir résisté pendant neuf mois à Abd-el-Kader avec des troupes bien plus nombreuses que les nôtres. La mauvaise foi et les procédés perfides mis en usage par Abd-el-Kader à Aïn-Madhi et à Laghouat, la méfiance que Tedjini lui montra avec raison, rendent remarquable la preuve de confiance que ce marabout a donnée en cette occasion à des chrétiens. C'est une précieuse indication de l'opinion du pays sur la loyauté de notre gouvernement et la sûreté des relations liées avec nous.

Abd-el-Kader paraît avoir été dirigé dans son essai d'organisation de ce pays par les idées qui suivent : il s'y trouvait quatre puissances trop fortes pour être sûrement dominées par la faible portion de ses moyens qu'il pouvait appliquer à la localité, c'étaient : 1° Ahmed-ben-Salem dont le parti était fort autant que dévoué et dont la famille était depuis longtemps habituée au commandement ; 2° Tedjini, marabout puissant, riche, chef d'un ordre très considérable et dont la famille avait plus de renommée que celle de l'Émir ; 3° Aïn-Madhi, place très forte pour le désert et que le bey d'Oran n'avait pu prendre ; 4° Laghouat célèbre par sa richesse, le nombre de ses combattants, ses murs, son influence locale ; son esprit turbulent et par les échecs qu'y avaient éprouvé plusieurs beys turcs. — Il devait détruire ou amoindrir notablement ces causes de résistance probable. — Il commença par se servir à cet effet du parti non à craindre de la famille du marabout El Hadj Aïssa, en nommant kalifa son chef El Hadj Larbi. — Il utilisa Tedjini qui se réunit à El-Hadj-Larbi pour combattre et chasser de Laghouat Ahmed-ben-Salem et ses adhérents. —Celà fait, il s'attaqua à Tedjini et Aïn-Madhi. L'emploi de tous ses moyens militaires et politiques amena, au bout de neuf mois, la destruction d'Aïn-Madhi et l'éloignement de Tedjini très amoindri. — Il était parvenu à ramener sous sa main, à Laghouat, Ahmed-ben-Salem et ses adhérents. — Il avait remplacé le kalifa El Hadj Larbi, leur ennemi, par Abd-el-Baki, pour leur donner plus de confiance, et il avait choisi dans le Tell ce dernier afin que le sentiment de la patrie ne fût pas un obstacle à ses desseins rigoureux sur Laghouat. — Il ne restait plus qu'à s'emparer d'Ahmed-ben-Salem et de ses principaux partisans, puis à détruire Laghouat. Il voulut faire, d'un seul coup, ces deux graves

opérations. S'il eût réussi, probablement il eût éloigné Abd-el-Baki qui serait devenu très odieux ; il eût renommé kalifa El Hadj Larbi qui se fût installé à Aïn-Madhi démantelé ; Laghouat, en partie relevée, fût devenue un ksar ordinaire. On ne peut nier qu'alors la domination de l'Émir eût été à peu près assurée. — Mais l'ordre qu'il donna n'était pas en harmonie avec les moyens et fut, de plus, maladroitement exécuté. La première partie du programme était à peine à moitié accomplie par l'arrestation de Ahmed-ben-Salem, qu'un échec éclatant renversa le résultat de tant de travaux et de ruses ; Tedjini avait repris confiance, Ahmed-ben-Salem et Laghouat avaient doublé de valeur par la victoire, la haine, la prise d'un matériel important. Des quatre obstacles primitifs, les murs d'Aïn-Madhi seuls avaient disparu. L'Émir était amoindri par la défaite, l'odieux de la trahison et la crainte des Français ; au coup vigoureux qui eût été nécessaire, il ne put substituer que le renouvellement d'une tentative fondée sur le parti de El Hadj Larbi, appuyée de peu de moyens et présentant seule quelques chances de succès mais des chances bien faibles. — Cette tentative échoua. — Ahmed-ben-Salem et Tedjini grandirent beaucoup. L'Émir, battu par les Français, dut se résigner à renoncer à toute action directe sur la confédération de Laghouat et à laisser accomplir la perte de son instrument, El Hadj Larbi. — Si Abd-el-Kader reprenait sa puissance primitive, il ferait probablement peser sur Ahmed-ben-Salem, Tedjini, Laghouat et Aïn-Madhi relevés, un châtiment d'autant plus terrible qu'il serait exigé par la politique et la vengeance.

Cet état de choses nous est très favorable. Notre position d'ailleurs vis-à-vis de ce pays est tout autre que celle de l'Émir, attendu qu'une colonne de 4,000 de nos soldats peut facilement prendre, détruire ou amoindrir Laghouat et Aïn-Madhi, que c'est reconnu de tous chefs de la localité, et que le parti le plus fort, celui d'Ahmed-ben-Salem, loin d'être

un obstacle pour nous, est un moyen aussi facile à utiliser que celui d'El Hadj Larbi l'était pour Abd-el Kader. Les difficultés qu'a éprouvées l'Émir, et la facilité de nos opérations sur ce pays, prouvent que chacun y avait le sentiment des exigeances politiques dans les deux cas.

ORGANISATION.

Le kalifa a été reconnu à Aouéta devant une réunion des officiers de la colonne et des chefs indigènes. Lecture a été faite de son brevet en français et en arabe et un coup de canon a été tiré. Yaya ben Salem, frère du kalifa est son agha à Laghouat, Diedid était et reste l'agha des Larbas.

Tous les ksars sont de temps immémorial administrés par une Géma composée d'autant de membres qu'il y a de partis différents. Nous n'avons rien changé à cela, si ce n'est pour les deux ksars les plus importants, Ksir el Aïrane et Tejmout, à chacun desquels il a été nommé un hakem.

Les Larbas sont divisés en trois fractions, nommées Ouled-Salah, Mâmera, Hadjadj. Chacune d'elles se divise en deux, dites : Cheragas et Gharabas (de l'Est et de l'Ouest), à

cause de la position du terrain où elles campent dans les environs de Laghouat. Les trois fractions de Cheragas et les trois de Gharabas se réunissent et forment deux groupes qui sont ennemis et se font très-souvent la guerre. En 1843, les Cheragas seuls étaient venus dans le Tell du Tittery. Trois kaïds avaient été nommés ; ceux-ci s'étaient représentés à nous cette année, lors de l'expédition chez les Ouled-Naïls, et avaient été investis de nouveau. Ils voulaient administrer chacun, non-seulement sa fraction des Cheragas, mais encore celle des Gharabas. Les trois chefs de ceux-ci réclamaient vivement pour qu'on ne les plaçât pas sous les ordres de leurs ennemis. Sur l'avis du kalifa, nous avons consacré les faits accomplis et laissé à chacun le commandement qu'il avait en réalité, de sorte que les Larbas eurent six kaïds. Les Ouled-Attala, Arazlias et Seïd-Atba reçurent aussi leurs kaïds.

Les Beni-Mzab devaient envoyer des députés à Laghouat pour traiter de leurs affaires ; mais cela n'eut pas lieu. Le kalifa, à qui cette tribu est enlevée provisoirement demanda que sa contribution, qui devait être de 40,000 boudjoux fût réduite à 37,000, ce que je trouvai juste.

Je crois que les Beni-Mzab forment une population difficile qui ne se soumettra que par la force. Les propositions faites à Alger par leur amin, et tendant à faire régir ce pays par une réunion de délégués résidant à Alger me paraissent complètement inadmissibles. Comment cette géma forcerait-elle à obéir des populations indépendantes les unes des autres et toujours en guerre entre elles? Le kalifa peut agir sur leur commerce ; il a déjà un parti dans le pays ; il est problable qu'il réussirait à faire composer les Beni-Mzab.

Le kalifa demande aussi le Ksar Tegerouna, qui est à sept lieues Est d'Aouéta ; il croit encore qu'il agirait sur les tribus El Médébié, El Mekhralif, Chahambas, qui se rattachent aux Beni Mzab et même sur les Ouled Sahihé,

qui sont du côté de Tougourt; il reconnaît qu'il ne peut rien sur les Troudes.

Le kalifa a fait la répartition des 37,000 boudjoux entre les Ksars et les tribus. Les douars des Larbas étaient très éloignés, cependant en huit jours tout fut payé. L'argent étant très rare, suivant l'usage local, l'administration reçut des habillements, de l'argenterie, des bestiaux, des chameaux, des dattes, etc., le tout tarifé très haut par les Arabes, représenta 33,581 boudjoux, mais fut estimé 37,302 fr. par nous. Je ne crus pas devoir me montrer trop exigant, parce que j'avais peu de temps disponible, parce que toute cette population venant dans le Tell l'été, on était à même de lui imposer alors un heussa plus ou moins fort, selon ce qu'elle aurait déjà payé, parce que l'essentiel me parut être moins un paiement qu'une preuve de la soumission du pays; enfin parce que l'attitude hostile du Maroc qui réagissait fortement sur ce pays, rendait plus méritoire la soumission et plus difficile la perception.

Le kalifa Ahmet Ben Salem présente de grandes garanties pour nous. Tous ses Ksars sont à la discrétion de nos colonnes; les populations qu'il régit viennent toutes les années dans le Tell : il est positivement ennemi d'Abd-el-Kader, dont il a tué un kalifa et chassé l'autre; il a tenu malgré les évènements de l'Ouest, les engagements pris quand rien ne faisait croire à la guerre avec le Maroc; on ne peut que se louer de lui; il y aurait lieu de fortifier sa position et je croirais bon de lui accorer.

Un traitement de 18,000 fr. pour lui;

Idem de 2,500 pour chacun de ses deux agas;

L'inscription de 20 cavaliers et de 200 fantassins.

Si les kalifas placés auprès de nos lignes ont eu des avantages analogues, on peut admettre que ces propositions ne sont pas exagérées à l'égard d'un fonctionnaire, qui doit se suffire à lui-même, qui peut jouer un rôle important et

qui deviendra le point de mire de tous nos ennemis de l'Ouest.

On pourrait tirer parti du kalifa de trois façons :

1° Pour soumettre tous les pays qui, au Sud ou à l'Ouest, sont indépendants ou hostiles;

2° Pour attirer vers Alger le commerce de l'intérieur qui se dirige en grande partie vers Tunis et le Maroc;

3° Pour intimider les populations sur lesquelles s'appuie Abd-el-Kader et même pour combattre celui-ci.

Je crois que Ben-Salem est le plus puissant des chefs à opposer à l'Émir, et que, fortement organisé par nous, il l'attaquerait avec avantage, surtout avec l'appui de Tedjini, qui est très bien avec lui, hait l'Émir et favoriserait cette guerre de son influence religieuse. La force militaire actuelle de notre kalifa est de 12 à 1,500 fantassins, de 500 cavaliers et d'une pièce de canon.

Quant au commerce de l'intérieur de l'Afrique, voici ce que nous en avons appris : 1° Laghouat et les Ksars voisins sont les entrepôts du commerce fait par les Larbas avec Tougourt, les Beni-Mzab et le Tell ; les Ouled-Naïl ont des Ksars dans le même but. Personne dans ces tribus ou Ksars ne commerce avec Tombouctou; 2° Les relations de ces environs avec Tombouctou sont liées par les Ouled-Sidi-Chikh à l'Ouest, par les Chahambas à l'Est. Les premiers vendent ce qu'ils apportent au Maroc dans le Tell d'Oran et à Laghouat; les derniers vendent aux Beni-Mzab, dont ils font presque partie ; 3° on ramène de Tombouctou des esclaves, de la poudre d'or, de l'ivoire, des plumes d'autruche, du henné, etc. ; 4° les Beni-Mzab dirigent en grande partie ces marchandises sur Tunis, parce que leurs communications avec ce pays sont à peu près sûres; 5° Laghouat sert de point de communication entre le Maroc et Tunis pour les caravanes des marchands et pélerins comme étant à la limite du grand désert ; 6° les Chahambas s'organisent de plus chaque hiver en troupes montées sur des

meharis pour aller faire, de concert avec les tribus intermédiaires, des razias dans le sud et en ramener des esclaves noirs; 7° on peut estimer de 15,000 à 20,000 le nombre des chameaux sur lesquels les tribus du sud, qui viennent l'été vers le Tell, apportent les denrées du sud et emportent celles du Tell; 8° les prix des marchandises dans le Tell, à Tougourt et chez les Beni-Mzab varient ordinairement dans le rapport de un à deux, de sorte que le même capital se quadruple dans l'année par les deux ventes qui se font à l'est et à l'ouest. Le marché ordinaire des Beni-Mzab avec les Larbas est celui-ci : Le Beni-Mzab fournit les marchandises, le Larba les transporte sur ses chameaux et prend la moitié des bénéfices.

Voici pour 1843 *et* 1844 *les prix courants des différens marchés.*

MARCHANDISES.		PRIX EN BOUDJOUX.			ANNÉES.
NATURE.	UNITÉ.	A TOUGOURT.	Chez les BENI-MZAB.	Dans LE TELL.	
Dattes.	Le sac.	4	13	20	en 1843.
Habillement.	Un haïk.	3	3	6	
Orge.	Le saâ.	12	24	8	
Blé.	Id.	18	36	12	
Poudre d'or.	Metkal.	»	7	9	
Souliers.	La paire.	»	1	2	
Dattes.	Le sac.	3	14	20	en 1844.
Habillements.	Un haïk.	4	4 1/2	9	
Orge.	Le saâ.	9	12	4	
Blé.	Id.	15	18	8	
Esclaves.	Une belle négresse.	»	100	300	
Plumes d'autruche	Une peau complète	10	8	25	
Poudre de guerre.	La livre.	»	3	4	

Si Laghouat était fortement organisé et avait sous sa dépendance les Beni-Mzab et les Ouled-Sidi-Chikh, il pourrait ramener vers Alger une grande partie du commerce de l'intérieur. Il est à remarquer que c'est le point du grand désert le plus voisin d'Alger.

Il semble donc qu'il y aurait un grand intérêt à organiser fortement Laghouat : 1° pour en faire un centre d'ac-

tion militaire, administratif, politique et commercial; 2° pour couper toute communication entre l'ouest et l'est de l'Algérie, sans notre concours; 3° pour placer la partie la plus hostile de l'Algérie, les tribus du sud-ouest, entre un kalifa puissant et la division d'Oran.

Dans l'état actuel des choses, les communications de Laghouat à Alger sont difficiles et peu sûres; il serait peut-être utile qu'elles fussent en entier sous l'autorité du chef de Médéah, en mettant sous son commandement au moins la partie est du Gebel-Amour.

La position du kalifa doit dépendre du but qu'on se proposera. Si l'on ne veut que régir le pays qu'il a, les propositions faites suffisent; si l'on veut amener le commerce de l'intérieur à Alger, il faut lui donner les Beni-Mzab, et peut-être les Ouled-Sidi-Chikh au sud, puis au nord la partie est du Gebel-Amour pour assurer ses communications avec nous. Si l'on veut en faire l'antagoniste d'Abd-El-Kader; il y aurait lieu de donner une nouvelle addition de force à ses moyens d'actions; dans ce dernier cas il conviendrait d'avoir entre Laghouat et Boghar un poste, qui ne pourrait être mieux placé qu'à Souagui, à 20 lieues au sud de Boghar. Ce lieu, non-seulement est le plus beau de tout le désert, mais serait très recherché dans tout pays; il y a des eaux abondantes venant de sources élevées et qui fournissent des irrigations déjà toutes faites sur un terrain très considérable; on y recueillerait une quantité immense de céréales; les fourrages y sont en quantités énormes et de la meilleure qualité. Le pays paraît sain. Si un poste y était établi, inévitablement les Ksars détruits se reléveraient et il y aurait là un très grand centre de population. On réagirait ainsi sur tout le sud, l'est et l'ouest.

Quand je partis il restait encore à payer par les divers Ksars et tribus 3,419 boudjoux, c'était à peu près le dixième des 33,581 boudjoux payés; il fut convenu que le kalifa les

ferait percevoir et que cette somme serait partagée entre les chefs, ainsi que cela se pratique dans le Tell, à titre de leur âchour et comme salaire de leurs services.

La somme de 1,000 boudjoux provenant des blés de Boudrine sera payée ultérieurement et en dehors de ces comptes.

La contribution totale que préleva l'Émir sur le kalifalik de Laghouat, lors du siége d'Aïn-Madhi, fut fixée à 30,000 boudjoux y compris les 11,000 qu'il extorqua à Aïn-Madhi. Elle fut payée aussi non en argent mais, selon l'usage, en burnous, haïks, argenterie, etc.

Ces populations reconnaissaient du temps des Turcs, trois impositions envers les maîtres du Tell : 1° les Ksars seuls payaient une légère redevance annuelle ; 2° chaque population qui venait dans le Tell payait un heussa variable, mais toujours considérable ; l'ensemble s'élevait de 30,000 à 60,000 boudjoux ; 3° des contributions particulières étaient prélevées par les colonnes qui venaient dans le pays ; elles s'appelaient Difa et variaient avec la force de la troupe et les circonstances du moment : les 33,581 boudjoux, qui nous ont été remis, sont notre Difa, mais ne peuvent pas servir de base pour l'imposition annuelle ; celle-ci d'après l'avis du kalifa pourrait être réglée ainsi provisoirement :

KSARS.	Tejmout.		400 boudjoux.	11,700 boudj.
	Aoucta.		300 —	
	Assafia.		300 —	
	Ksir-el-Aïran.		500 —	
	Laghouat.		1000 —	
	Aïn-Madhi.		500 —	
TRIBUS.	Larbas	Mamera.	2000 —	
		Ouled-Sala.	2000 —	
		El-Hadj-Hadj.	1200 —	
	Ouled-Sidi-Attala.		1000 —	
	Arazlias.		1500 —	
	Seïd-Atbas.		1000 —	

QUESTION DES CHAMEAUX.

Peu après mon arrivée à Médéah je fus chargé d'organiser une colonne montée sur des mulets, à l'instar de celle qu'avait dirigée M. le colonel Yusuf. Je fus frappé de l'inconvénient de l'emploi des mulets dans le désert pour une expédition de trente jours, car la simple ration d'orge à 4 kilos constituait pour chaque mulet un charge de 120 kilos, qui le rendait impropre à rien porter d'ailleurs. Je pensai que le chameau était préférable. Dès qu'on devait opérer souvent dans le désert, la bête de somme du désert devait être utilisée, parce qu'elle n'a pas besoin d'orge, parce que l'herbe du désert lui suffit, parce qu'elle peut se passer long-temps d'eau, parce que le prix en est le quart de celui du mulet et parce que les mulets commencent à devenir rares, tandis qu'il y a un

nombre immense de chameaux. Je fus autorisé à tenter des essais ; on pouvait désirer se servir du chameau comme bête de somme, ou pour transporter rapidement de l'infanterie ; mais la base indispensable était de connaître le chameau, ses mœurs, son hygiène, la manière de le bâter, de le charger, etc. C'était par là qu'il fallait commencer, d'autant plus que ces essais devaient coûter assez cher et qu'il fallait mettre ce service à même de se défrayer lui-même par la seule ressource du prix des transports. Par suite, une seule des deux questions, celle des transports, a été résolue; l'autre reste entière.

Dans cette expédition, où nous avions 277 chameaux appartenant à l'État et conduits par des soldats d'infanterie, les résultats obtenus en faits acquits sont ceux-ci :

1° Nos chameaux était mieux chargés et en meilleur état que ceux des Arabes.

2° Notre équipage a perdu moins de chameaux que la réquisition (2 seulement).

3° Chaque chameau requis étant payé 3 fr. 50 par jour, a coûté à l'État un loyer représentant une fois et demi sa valeur. Chacun de nos chameaux a donc économisé à l'État une fois et demi sa valeur.

4° Le convoi de chameaux dans la marche habituelle a une allure moins vive que celle de l'infanterie, parce que ces animaux mangent en chemin ; mais comme ils ne font pas de halte, ils arrivent aussitôt qu'elle à l'étape. Si l'on veut presser le chameau et ne pas le laisser manger en route, il fait, dans le même temps, un tiers de chemin de plus que l'infanterie.

5° On peut compter sur notre équipage dans son état actuel pour tout service de transport.

6° Pour qu'il n'y ait pas de retard au départ le matin, il faut un homme pour charger deux chameaux ; mais un homme suffit pour conduire une douzaine de chameaux. Par suite, presque tous les soldats de l'équipage formèrent une troupe

sans sac marchant en dehors du convoi et le protégeant. Cet avantage est très-précieux.

7° Il est très-facile de se tenir sur le chameau. Ceux qui étaient déchargés servaient à monter les soldats fatigués ; il y a eu ainsi jusqu'à 60 soldats montés qui s'en trouvaient bien.

8° Le chameau ne donne à celui qui le monte ni nausées, ni le mal de mer.

MÉHARI.

J'avais beaucoup entendu parler des méharis du Grand-Désert. Ils font, dit-on, 50, 60 et même 100 lieues en un jour. Il était intéressant de s'en procurer, non-seulement comme animal curieux à connaître, mais encore pour l'utiliser par des courriers. Nous en avons reçu trois, du kalifa, des Larbas et des Ouled-Naïl. Les Larbas, cet hiver, en ont pris 17 à un parti de Troudes, qui ayant pillé un de leurs douars, fut poursuivi, atteint et détruit. Le méhari n'est peut-être pas un animal à part : il paraît être au chameau ordinaire ce qu'un cheval de course est à un cheval de trait. Sa bosse est très-exigüe et dépourvue de graisse. Il montre plus de vigueur et de vivacité que les autres ; son allure habituelle est le trot ; il peut le tenir pendant un jour entier ;

ce trot est comme le grand trot d'un bon cheval ; quand le terrain n'est pas net , le méhari ne trotte pas bien.

Le méhari des Ouled-Naïl avait été acheté chez les Chahamebas ; il était garni de la bride , qui agit sur une narine et sur le chanfrin ; puis , de la selle qui se pose en avant de la bosse sur le garrot ; l'homme s'y assied et ses jambes s'appuient sur le col de l'animal. (Ci-joint deux dessins de cet animal).

RÉSUMÉ.

En résumé :

1° Notre colonne a fait l'expédition de Laghouat sans aucune perte en hommes, chevaux, ni mulets, sans avoir plus de malades qu'en garnison, quoique, dans le trajet de 170 lieues qu'elle a parcourues en trente-deux jours, elle ait eu à lutter contre la pluie, le froid, les chaleurs, les sables, la soif et les mauvaises eaux; elle a laissé dans tout le pays une impression très favorable; sa discipline a été exemplaire; tous les courriers d'Alger sont arrivés; hommes et animaux sont arrivés en bon état à Tiaret.

2° Le pays a été organisé; l'administration y fonctionne bien; la preuve en est dans l'impôt recueilli en huit jours, malgré la guerre du Maroc.

3° L'opération faite permet, ou de régir simplement le pays soumis, ou d'en faire un centre d'action pour attirer à Alger le commerce de l'intérieur, ou encore de combattre Abd-el-Kader et les tribus voisines du Maroc.

4° Le kalifa a tenu ses engagements; il n'a pas été tiré un seul coup de fusil contre nous; ses populations ont montré la plus grande soumission, quoique la guerre, que nous déclarait le Maroc, ait dû avoir une influence très contraire à nos intérêts; c'est un homme très puissant par lui-même, d'une origine très ancienne, jouissant d'une haute considération, très capable, tenant à sa parole et qui pourra être très utile : il offre comme garanties ses ksars que nous pouvons ruiner, la nécessité de venir dans le Tell et les affronts graves qu'il a faits à Abd-el-Kader.

5° Il me paraît utile de lui donner un traitement et une troupe indigène soldée.

6° Si l'on veut placer un poste entre le grand désert et Boghar, Souagui est le lieu le plus convenable. Ce poste serait avantageux à toutes nos tribus du désert, qui prospéreraient sous sa protection.

7° Notre équipage de dromadaires a complètement et notoirement réussi dans cette course. Il a mieux fait le service que la réquisition. Ses chameaux étaient en meilleur état. Il peut dès à présent assurer un service de transport.

8° Ce qui m'a paru remarquable dans cette opération, dont le siége était si loin de nos postes, est d'abord la crainte imprimée par nos troupes, ensuite la confiance qu'inspiraient notre discipline et notre parole, enfin et surtout la conviction générale de notre supériorité, de la sagesse de notre administration et de l'avantage qu'il y avait à se rallier à nous. Ces sentiments résultaient de la manière adoptée dans les derniers temps pour faire la guerre, de la prospérité des tribus, qui se sont successivement soumises à nous et des désordres patents qui règnent chez les populations encore hostiles. Cet

état de l'opinion publique a fait notre force et devra nous donner de grands résultats ultérieurs.

Je ne terminerai pas sans exprimer combien j'ai eu lieu d'être satisfait de toutes les troupes sous mes ordres; tous ces corps, déjà anciens en Afrique, avaient la conscience de la puissance militaire résidant en leur expérience et leur valeur éprouvée. Mais le même sentiment du bien du service, qui eût fait briller leur ardeur, s'il eût fallu combattre, les a fait se résigner à ne lutter que contre les difficultés des marches et du climat. Si l'ordre et la discipline ont évité toutes pertes et maintenu la colonne presqu'en aussi bon état au retour qu'au départ, je ne puis l'attribuer qu'au concours zélé, ferme et éclairé, que j'ai trouvé chez tous les officiers et principalement chez les chefs de corps et de service.

Tiaret, 20 juin 1844.

Le Général commandant la subdivision de Médéah,

MAREY.

PRÉDICTIONS FAITES IL Y A CENT TRENTE ANS,

PAR LE MARABOUT DE LAGHOUAT EL-HADJ-AISSA.

Ces passages sont extraits du livre en vers qu'il a laissé.

—

PREMIER PASSAGE.

Préparez pour les Chrétiens leur repas du matin et leur repas du soir.

Car, je le jure par le péché, ils viennent à Oued-el-Heumar.

La joie brille dans les yeux de leurs femmes.

Leurs soldats allument leurs feux sur nos rochers.

Ils retournent ensuite dans leur magnifique cité, dans leurs demeures brillantes.

La verte Tunis verra de son côté les enfants de l'Espagne.

Levez-vous, et voyez dans un nuage de poussière briller mille étendards.

Ce sont les Chrétiens sortis d'Alger, et qui se dirigent sur l'Oued-el-Heumar.

Vous, qui entendez mes paroles, ne dites pas :

Nous ne sommes pas près de voir ces choses.

Car je les ai vues. Je les vois de mes deux yeux.

Alger devient la plus magnifique des cités;

Elle rejette de son sein les fidèles;

Et se remplit de Chrétiens, qui viennent en foule de l'autre côté de la mer.

Malheur à cette magnifique Cité! Alger se remplit de Chrétiens.

Les Mosquées des Musulmans sont abandonnées pour les Temples des infidèles.

Le sommeil du Turc a été troublé.

Il a été vaincu. Son règne est passé.

Il a comblé la mesure de ses injustices.

Rien ne résiste à la puissance de Dieu.

Alger était défendue par de braves guerriers.

La puissance des Turcs semblait augmenter avec leurs crimes.

Ils étaient adonnés à tous les vices.

Ils abusaient des hommes, des femmes et du vin.

Ils oubliaient leur croyance, et négligeaient tous leurs devoirs.

Une armée de Chrétiens protégés de Dieu s'avance vers nous.

Ils sont partout vainqueurs, rien ne peut les arrêter un instant.

Les Turcs sont humiliés. Leurs fautes les ont précipités dans l'abîme.

Leurs femmes mêmes sont abandonnées sans protection.

La puissance des Chrétiens n'aura pas de limites.

Alger, la superbe Alger, a été pendant près de 300 ans soumise à la tyrannie des Turcs.

La puissance des Turcs s'étendait à une année de marche.

Leur renommée s'était répandue dans tous les empires au-delà des mers.

Alger, mettant sa confiance en Dieu, attendait un meilleur avenir.

DEUXIÈME PASSAGE.

Tout ce qui arrivera est écrit.

Quand tu verras approcher le jour du jugement, sois sans crainte.

Ne demande pas ce que fera Dieu. Tu ne dois pas le savoir.

L'ange Tedzel viendra, n'en doute pas.

Il viendra après avoir franchi l'immensité de l'espace.

Toutes les oreilles entendront ses paroles.

Le Soleil se lèvera du côté du Couchant.

La porte du Bien sera fermée, le Mal seul se répandra.

Le règne des Turcs est passé.

A Alger il ne reste plus de Croyans.
Malheur à son beau port !
Malheur à ses murailles !
Malheur à la glorieuse Cité ! Malheur à ses maîtres !
C'est aujourd'hui comme s'ils ne t'avaient jamais possédée.
Tu es devenue la demeure des Chrétiens.
Ils ont chassé la Religion et ses défenseurs.
Ils ont détruit tes maisons, tes bains, tes jardins.
C'est en vain qu'autrefois tes vaisseaux couvraient les mers.
Malheur à tes braves corsaires qui faisaient fuir devant eux les enfans de l'Espagne.
Chacun d'eux ramenait au port un vaisseau chargé d'esclaves.
Et un autre vaisseau chargé de grands, faits prisonniers.
Telle est la volonté de Dieu, louange à Dieu ! Ce qu'il fait est en dehors de nous.

TROISIÈME PASSAGE

Une armée innombrable arrive.
Le Français et l'Espagnol traversent la mer.
Malheur aux Turcs ! Leur gloire est obscurcie.
Ils étaient souverains du monde,
Mais, n'en doutez pas, les Chrétiens arrivent.
A l'aspect de leurs mille étendards,
Alger deviendra déserte.
L'armée des Chrétiens grossira, et rien ne lui résistera.
Les Mosquées seront abandonnées.
La paix règne dans le pays des Chrétiens.
Ils ne sont plus inquiétés. Ils n'ont plus à craindre les corsaires,
Qui répandaient la terreur chez eux,
Qui fondaient sur leurs pays et revenaient en ramenant leurs filles en esclavage.
Car les capitaines de ces corsaires étaient braves,
Tout ce qui arrive à Alger, arrive par la volonté de Dieu.

QUATRIÈME PASSAGE.

Alger tombe au pouvoir des Chrétiens.
Dieu n'a pas permis que son empire durât.

La religion des fidèles est morte à Alger,
A Alger, qui jusque là était l'obstacle où s'arrêtaient les efforts des ennemis.
Mes yeux ont vu. J'atteste ce qu'ont vu mes yeux.
La France vient faire la récolte dans nos champs.
L'armée des Chrétiens s'avance avec de grandes forces,
Pour chasser les habitants d'Alger.
Ils entrent par force. Les riches sont dépouillés.
Les Turcs ont perdu leur puissance.
A Alger on adore les idoles,
Après avoir adoré le livre et la vraie religion.
Telle est la volonté de Dieu ! Louange à lui ! Ce qu'il fait est au-dessus de notre portée.
Dieu a tout fait lui seul. Personne ne l'a aidé.
A l'homme il n'appartient que de le louer.
Les conseils de Dieu sont inébranlables, comme les montagnes.
Seul il a la puissance sur tous les hommes, et sa puissance est juste.
Il n'a pas de Ministres, il n'a pas d'associés.

HAUTEURS EN MÈTRES AU-DESSUS DE LA MER,

Depuis la mer jusqu'à Laghouat.

(Les observations ont été faites, pour la subdivision de Médéah, par le capitaine Demareix.)

			MONTAGNES.	PLATEAUX.	OBSERVATIONS.
TELL.	SAHEL	Moyennement.	3 à 400 m.		
	METIDJA	Id.		150	
	ATLAS	Mouzaya — Pic	1600		
		Mouzaya — Col	960		
		Ouzera	1550		
		Médeah		930	
		Rethel	1250		
		Kef-el-Akhdar	1450		
		Gebel-Dira	1350		
		Jurjura	2100		
		Bivouac de Medjelser		640	Sur l'oued el Hakoum.
		Boghar — Pic	1250		
		Boghar — Fort	1070		
		Boghar — Chélif		580	
DÉSERT.	PETIT-DÉSERT (Entre Boghar et la chaîne du Gebel-Amour.)	Bivouac de Moudjelil		720	L'Oued-Moudjelil se jette dans le Chélif.
		Koubara	900		
		Gourine	900		
		Bivouac de Chabounia sur le Nar-ou-assel		660	
		Bivouac sur l'Oued-Boutine		715	
		Bivouac de Kouiba sur l'Oued-Taguine		790	
		Biv. à la source de l'Oued-Taguine		880	
		Col de ben-Hammad	950		
		Bivouac de Mekrhaoula		960	Sur l'Oued-Touil.
		Meksem	1260		
		Bivouac de Zarhz		700	
	GEBEL-AMOUR.	Bivouac de Rhag-el-Dieb		1080	Sur l'Oued-Touil.
		Gebel Sidi Bouzid	1436		
		Bivouac de Macta Sidi Bouzid		1115	Id.
		Gebel Gourou	1600		
		Bivouac de Kourfa		1275	A Kourfa est la source de l'Oued-Touil (la longue rivière) qui après un cours de 60 lieues, va se jeter dans le Chelif. L'Oued-Touil est un nom général, et dans chaque localité cette rivière prend des noms particuliers comme Oued-Mokrhaoula, Oued-Taguin, Oued-Boutine, etc.
		Point de partage des eaux du Chélif et du Mzi		1320	
		Gebel Madaour	1236		
		Bivouac de Zierk		1200	
		Bivouac de Debdeba		1040	
		Gebel Lazereck	1420		
		Gebel d'Aïn-Madhi	1465		
	GRAND-DÉSERT.	Gebel Aouëta	1228		
		Bivouac à Tejmout-sur-le-Mzi		920	
		Bivouac à Laghouat-sur-le-Mzi		850	(Observations de M. Fournel.)
		Le Mzi à Biscara		75	A Partir de Laghouat, le plateau du grand désert s'abaisse sensiblement jusqu'à Biscara et la régence de Tunis; il s'élève au contraire du côté de l'ouest; il paraît horizontal très au loin du côté du sud.

ARMEE D'AFRIQUE.

DIVISION D'ALGER.

SUBDIVISION DE MÉDÉAH.

EXPÉDITION DE LAGHOUAT.

TABLEAU

Extrait des Renseignements Topographiques de M. le capitaine d'État-Major Du Pin, sur le pays parcouru.

BIVOUACS. — CHEMIN D'UN BIVOUAC AU SUIVANT.

DATES.	NOMS. Du lieu.	NOMS. De la Tribu.	EAU. Quantité en Eté.	EAU. Quantité en Hiver.	EAU. Qualité.	EAU. Ce qui la fournit	BOIS. Nature.	BOIS. Quantité.	VERD. Nature.	VERD. Quantités.	NATURE du sol.	OBSERVATIONS Météorologiques.	DISTANCES en mètres d'un bivouac au suivant.	RESSOURCES POUR LA GRANDHALTE. DISTANCE du point de départ.	Noms.	Eau.	Bois.	Verd.	PARTICULARITÉS de VOIRIE.
9 mai.	Bechar.	O. Antheur.	Abondante.	Abondante.	Bonne.	Sources.	Pins.	Considérable.	Bonne.	Abondante.	Ferme.	Vents constants.	12,000 m.	»	»	»	»	»	
10 id.	Oued Mondjelin.	O. Ass.	Id.	Id.	Assez bonne.	O. Mondjelin.	Tamaris.	Rare.	Id.	Id.	Humide.	»	32,000 m.	»	»	»	»	»	Côte longue et escarpée en descendant de Bechar.
11 id.	O. Nahar oussel.	Bou Aiche.	Très rare.	Id.	Sumnâtre.	O. Naharoussel.	Id.	Très-rare.	Id.	Nulle.	Ferme.	»	32,000 m.	16,000 m.	El-Eunam.	Marre.	Point.	Point.	Terrains sablonneux, quelques rares.
12 id.	Bettine.	Bou Aiche.	Abondante.	Id.	Vaseuse.	O. Tagnin.	Id.	Considérable.	Id.	Abondante.	Marécageuse.	»	25,000 m.	20,000 m.	»	Marre.	Jujubiers.	Abondant.	Gué de l'Ouerch assez bas, 40 m. d'eau.
13 id.	Kouïdo.	Rahman.	Rare.	Id.	Id.	Id.	Id. lentisque.	Suffisante.	Id.	Id.	Fergue et sablon.	Vents très violents et presque constants.	30,000 m.	14,000 m.	»	O. Tagnin.	Arbustes.	id.	On sort le lit de l'oued Tagnin, suivant le terrain est marécageux, ravin vaseux.
14 id.	Tagnin.	O. Chaib.	Abondante.	Id.	Bonne.	Ras et Ain M'ts Tag	Néant.	Néant.	Orge des marais.	Très abondante.	Pierreuse.	Vents violents.	50,000 m.	»	»	»	»	»	Route en plaine, sans obstacle.
17 id.	Mhranin.	O. Chaib.	Id.	Id.	Assez bonne.	O. el Beida.	Lentisque.	Abondante.	Id.	Abondante.	Ferme et sablon.	Vents très violents.	36,000 m.	20,000 m.	»	Marre.	Jujubiers.	Abondant.	Sol sablonneux en plaine et sans obstacle.
18 id.	Mecta Sidi Bouzied	Gebel Amour.	Rare.	Id.	Marécageuse.	Fl. de l'ed. de l'ed. B.	Genévrier.	Id.	Médiocre.	Très rare.	Ferme, peu pierr.	»	20,000 m.	30,000 m.	Rang el Dieb.	O. Beida.	Arbres rares.	Point.	Sol sablonneux en couvert d'alfa; sur la fin de l'étape il devient pierreux.
19 id.	Kourta.	Gebel Amour.	Id.	Id.	Marais de sauge.	Sources d'un mar.	Guettaff.	Très-rare.	Bonne.	Très abondante.	Pierreuse.	»	27,000 m.	»	»	»	»	»	Terrain montueux, chemin couvert d'alfa difficile pour la marche.
20 id.	Debdeda.	Gebel Amour.	Id.	Id.	Ferrugineuse, légèrement saum.	O. Zeireck.	Tamaris.	Suffisante.	Alfa, herbe de mauvais goût.	Très rare.	Sablonneuse.	»	18,000 m.	15,000 m.	»	Ozieres.	O. Zioreck.	Abondant.	Point.	Le terrain est généralement accidenté, pierreux, couvert d'alfa. On trouve des escarpements formés de roches horizontales et très cassées.
21 id.	Tejmout.	Larba.	Id.	Id.	Bonne.	O. Mzi.	Id.	Rare.	Bonne.	Abondante.	Id.	Grands vents violents.	23,000 m.	»	»	»	»	»	Sol rocheux, difficilement difficile au commencement de l'étape; vers la fin, sol sablonneux, couvert d'alfa; quelques ravins peu importants.
22 id.	Ain Madhi.	Larba.	Abondante.	Id.	Très-bonne.	Sources et citernes dans la ville.	Néant.	Néant.	Néant.	Néant.	Pierreuse.	Id.	28,000 m.	»	»	»	»	»	Terrain sablonneux dans le lit de l'oued Mzi, qui a 15,00 m. de largeur; puis ancien cimetière jusqu'à Ain-Madhi.
23 id.	Ksar Aouéla.	Larba.	Id.	Id.	Bonne.	Ain Aouéla.	Néant.	Néant.	Id.	Id.	Id.	Vents violents.	28,000 m.	16,000 m.	»	Néant.	Néant.	Néant.	Chemin en plaine sans aucun obstacle important, la marche est commode dans tout ce pays relevée par des touffes d'alfa.
24 id.	Sidi Reeheg.	Larba.	Id.	Id.	Id.	O. Mzi.	Tamaris.	Abondante.	Bonne.	Abondante.	Ferme.	Id.	18,000 m.	46,000 m.	»	Marre d'eau de pluie.	Lentisque.	Suffisant.	Le chemin bien qu'en plaine est assez accidenté, on suit presque partout le lit d'un long ravin qui verse ses eaux dans l'oued Mzi.
25 id.	Laghouat.	Larba.	Id.	Id.	Id.	Id.	Arbustes.	Presque nulle.	Médiocre.	Très rare à plus de 5 kil. de la ville.	Sablonneuse.	Id.	20,000 m.	»	»	»	Néant.	Néant.	On traverse de vastes lits de gypse et de plâtres.
28 id.	Regh.	O. Nail.	Id.	Id.	Mauvaise, bonne pleine d'insectes.	Marres dans le lit de l'oued Mzi.	Tamaris.	Suffisante.	Bonne.	Abondante.	Id.	Sirocco violent.	24,000 m.	8,000 m.	»	Bonne.	Abondant.	Rare.	Ensuite, 1 m. 00 m. de vase et bonne, puis elle devient sablonneuse et demande de grandes précautions.
30 id.	Oued Boudril.	Larba.	Très rare.	Id.	Suffisante.	Marre dans le lit de l'oued Boudril.	Id.	Id.	Id.	Suffisante.	Pierreuse.	Sirocco violent.	21,000 m.	16,000 m.	Assafia.	Bonne.	Néant.	»	Sol sablonneux et sans obstacles sérieux.
31 id.	Regh.	Larba.	Id.	Id.	Mauvaise.	Marre.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Sirocco violent.	20,000 m.	»	»	»	»	»	Le chemin nous n'est pas le plus direct, il oblique un peu à gauche pour retourner à quelque mandar et forger un dans-ravin. On l'a pris pour éviter des ravins qui se trouvent sur le chemin direct.
1 juin.	Laghouat.	Larba.	Très rare, presqu'insuffisante.	Abondante.	Bonne.	O. Mzi.	Arbustes.	Presque nulle.	Médiocre.	Très rare.	Sablonneuse.	Vents violents.	32,000 m.	»	»	»	Suffisant.	Abondant.	Le chemin est tournoyant plus court mais plus difficile du 20 trancé à 2,000 mètres de Boudril une marre appelée Mareting N'ta Sang oull y a de l'eau amoulée en quelques endroits et bonnes dans d'autres points.
2 id.	Tejmout.	Gebel Amour.	Abondante.	Id.	Id.	Id.	Tamaris.	Rare.	Bonne.	Abondante.	Id.	Vents violents	39,000 m.	13,000 m.	»	O. Mzi.	Lentisque.	Suffisant.	
3 id.	Zireck.	Gebel Amour.	Id.	Id.	Id.	O. Zierck.	Id.	Suffisante.	Néant.	Néant.	Pierreuse.	»	28,000 m.	18,000 m.	Recheg.	Suffisante.	Néant.	Abondant.	
4 id.	M'guta.	O. Chaib.	Id.	Id.	Id.	O. el Beida.	Taga.	Abondante	Bien rare.	Très abondante.	Ferme.	Id.	34,000 m.	25,000 m.	Deb-Deba.	Bonne.	Néant.	id.	
5 id.	M'hrauia.	O. Chaib.	Abondante.	Id.	Vaseuse.	Id.	Lentisque.	Id.	Bonne.	Abondante.	Sablonneuse.	Vents violents	32,000 m.	22,000 m.	Kourta.	Bonne.	Id.	id.	
6 id.	Tagnin.	O. Khrelefi.	Id.	Id.	Bonne.	O. Tagnin.	Néant.	Néant.	Id.	Id.	Ferme.	Vents violents.	»	20,000 m.	O. el Beida.	id.	»	»	
8 id.	Magronate.	O. Khrelefi.	Id.	Id.	Médiocre.	Marre.	Lentisque.	Rare.	Id.	Id.	Id.	»	38,000 m.	34,000 m.	id.	Marre.	Lentisque.	Rare.	
9 id.	Goudjila.	O. Khrelefi.	Rare.	Id.	Très-bonne.	Fontaine.	Taga.	Abondante.	Id.	Suffisante.	Id.	»	24,000 m.	14,000 m.	»	De pluie.	id.	Abondant.	Point de bonne et vaut obstacle.
10 id.	Dzaïret.	O. Arars.	Suffisante.	Id.	Id.	Ain Zzaïret.	Néant.	Néant.	Id.	Abondante.	Id.	»	20,000 m.	18,000 m.	»	Bonne.	Néant.	id	
11 id.	Tiaret.	O. Arars.	Id.	Id.	Id.	Sources.	Thuya chêne verts.	Abondante.	Très-bonne.	Id.	Id.	»	28,000 m.	20,000 m.	»	Bonne.	Néant.	id	Route bonne, elle en serpentant à Goudjila.

CARTE
DES EXPÉDITIONS
DU DJEBEL DRA, DU DJEBEL SAHARY
ET DE LAGHOUAT,
CONDUITES PAR
LE Gal MAREY.
Chaîne de l'Atlas
Médéah
Jurjura
Tenia
Cherchel
Tlemcen
Oran
Mostaganem
Mascara
Tiaret
Thaza
Tenia el Haad
Ouarsenis
Djebel Rehal
Djebel Gouraya
Kef Lazerek
Djebel Ouanchrich
Aïn Ouessara
Aïn Ouarsed
Aïn Tindis
Aïn Tindis
Bibaïsten
Tiaret
Bissaïa
Bou Angueïl
Djebel Maghraoua
Djebel Sahary
Kouaïdia
Lac
Kerat
Tagmin
Cherof
Djebel Bestama
Djebel Sahary
Aïn Ben Ouaïd
Djebel Djelfa
Aïn Oussera
Djebel Allaïa
Aïn Ouessara
Chaîne du Djebel Sahari
Kasr Zaïdane
Chaîne du Djebel Amour
Djebel Amour
Aïn Madhi
Tagmaït
Djebel Malout
Aïn Ouarsed
Aïn Tindis
Mezaïd
Bomed
Ouarsenis
Echelle
Lith. Philippe à Alger.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT
294
M36

Marey Monge, Guillaume
Stanislas
Expédition de Laghouat

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 29 01 05 014 2